PLAISIR de FRANCE

PROPERTY OF THE
LIBRARY OF THE
OCT 23 1957
WOMAN'S COLLEGE
UNIVERSITY

SEPTEMBRE 1957

PLAISIR DE FRANCE

(IMAGES DE FRANCE)

Revue mensuelle

DIRECTEUR GÉNÉRAL-RÉDACTEUR EN CHEF : OLIVIER QUÉANT

SOMMAIRE

SEPTEMBRE 1957 — N° 227

Éditorial — Pages

A L'HEURE DU CAFÉ, par Olivier Quéant.. .. 1

Vacances d'automne

UN MOIS AU ROYAUME DES DEUX-SICILES : NAPLES ET LA CAMPANIE, par Jean-Louis Vaudoyer, *de l'Académie française* 2

A l'avant-garde de l'Art sacré

L'ÉGLISE SAINTE-ANNE A SAINT-NAZAIRE, par Anne Fourny 12

Un pèlerinage historique

LES CHATEAUX FRANÇAIS DU LÉMAN, par John Phillips 20

Une nouvelle inédite

LE POISSON D'ARGENT, par Dominique Rolin .. 29

Un reportage imprévu

A QUOI JOUENT LES HOMMES, par Roger Baschet.. 33

Dans l'intimité d'un auteur

PIERRE BENOIT ET SES QUARANTE ROMANS, par A. de Pennendreff.. 42

La mode

LES NOUVELLES COLLECTIONS.

L'itinéraire chez l'antiquaire

EN SOLOGNE, par Saint-Sère 53

Rythmes du mois

SACHA GUITRY, par Robert Kemp, *de l'Académie française* 58

LE CINÉMA, par Marcel Lasseaux.. 59

LA MUSIQUE, par Claude Baignères 60

LES LIVRES, par Yves Gandon.. 61

LE RALLYE-BOUTIQUE 62

NOTRE CONCOURS TOURISTIQUE 1957.. 63

ÉCHOS ET INFORMATIONS 64

DISQUES DE JAZZ ET DE VARIÉTÉS.

Notre rose de couverture a été dessinée par Simon-Auguste, dont le portrait de Léautaud (acquis par l'Etat) avait été fort remarqué à l'Exposition « Les Peintres témoins de leur temps », en 1956. L'artiste montrera ses dernières œuvres en octobre à la Galerie Saint-Placide. Il vient en outre d'être choisi, avec une dizaine de peintres contemporains, pour représenter la France à une exposition qui se tiendra dans le cours de l'an prochain à Delhi.

Droits réservés pour tous les articles de ce numéro (textes et gravures). Copyright by *Plaisir de France* 1957. Les manuscrits non insérés ne sont jamais rendus et ne pourront en aucun cas faire l'objet d'une réclamation.

SAINT-LOUIS
Cristal de France
Service "Camargue"

AMEUBLEMENT

DÉCORATION

ANTIQUITÉS

100, Fbg SAINT-ANTOINE
PARIS 12e

MERCIER FRÈRES

MAISON FONDÉE EN 1828

Pub. A. Préaux

Opé. 53-32

Ameublement Décoration

5, Rue Boudreau, PARIS-9e

MAPLE

CATALOGUE sur demande

Panneau imprimé
« Le Potier »
1 m. 05 × 1 m. 59

Dessin de DEBIÈVE

Demandez à votre Décorateur
les panneaux imprimés de

VICTOR COATES

20, rue des Petits-Champs, Paris-2e — RIC. 73-94

TISSU - *Les Fées* PAPIER PEINT - *Les Fées*

NOBILIS PAPIERS PEINTS DE "DISTINCTION"
SUZANNE FONTAN PERCALES IMPRIMEES
chez tous Décorateurs « de classe »
ET 29, RUE BONAPARTE, PARIS VIe - DAN 94-95

VISITEZ

CEYLAN

Une nuit à Colombo, un jour à Kandy, un matin sur les bords du Mahabelli-Ganga, un soir au « Mount Lavinia », sont des instants de paradis vécus sur terre. Car la féerie cingalaise n'est pas un vain mot. C'est un magnifique panorama qui s'offre aux regards des touristes : montagnes imposantes et collines couvertes de plantations de thé, nombreuses chutes d'eau et cascades, grandes plages de sable jalonnant les côtes, comme en France, avec les pittoresques embarcations des pêcheurs cingalais...

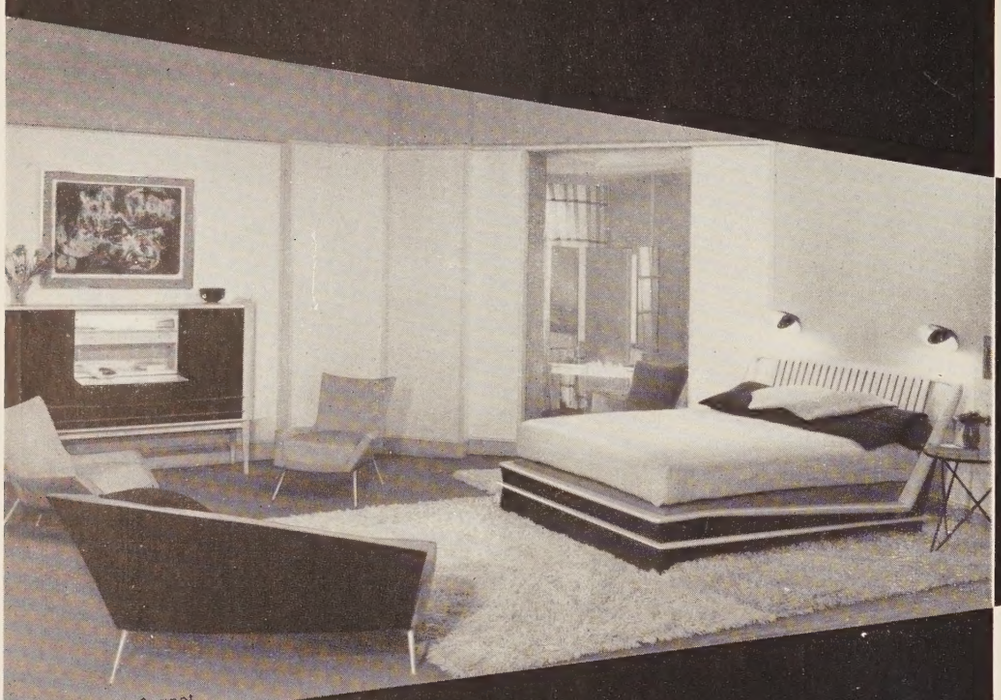
Sanctuaire d'un art répandu à profusion sur vint-cinq siècles, Ceylan offre à l'émerveillement du monde : les trésors d'Anaradhupura, en particulier la fameuse « pierre de lune » ; les sculptures des ruines de Polonnaruwa ; le célèbre temple de Dambulla taillé dans des grottes naturelles ; les plus belles fresques d'Asie conservées à Sigiriya ; l'exposition permanente de l'art kandyan à Kandy... Avec les pierres précieuses, saphirs et autres gemmes extraites à Ratnapura, les orfèvres font des bijoux d'une exquise délicatesse qui, s'ajoutant aux plateaux ciselés, et aux statuettes d'ivoire ou d'ébène, permettent au voyageur d'emporter un souvenir de cet art fabuleux qui enrichissait déjà les trésors du roi Salomon.

PERLE DE L'ORIENT

Pour tous renseignements s'adresser soit à la LÉGATION de CEYLAN 194, avenue Victor-Hugo Paris (16e) — Tro. 32-49
Soit directement au CEYLON GOVERNMENT Tourist Bureau Colombo 1, Ceylan

WD

Comme les Maîtres-Artisans d'autrefois



Création Louis Sognot

MAURICE
RINCK
signe tous ses meubles

CRÉATIONS
DE GRAND STYLE
ANCIEN ET MODERNE

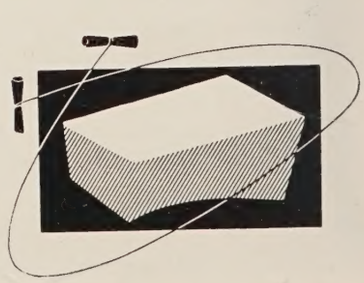
exportation tous pays

ÉBÉNISTERIE D'ART, DÉCORATION
115, FAUB. SAINT-ANTOINE, PARIS-11e
TÉL. ROQ. 42-67, 45-60

...rien

quel arôme, quelle saveur... et pas de sauce grasse avec le beurre : c'est le secret de la bonne cuisine saine et ÉCONOMIQUE... il en faut tellement moins ! D'ailleurs, tout le monde vous le dira, rien

ne remplace le beurre,



LAIT - BEURRE - FROMAGE

Produits SAINS - NATURELS - SAVOUREUX

HAVAS. MC. 9-2

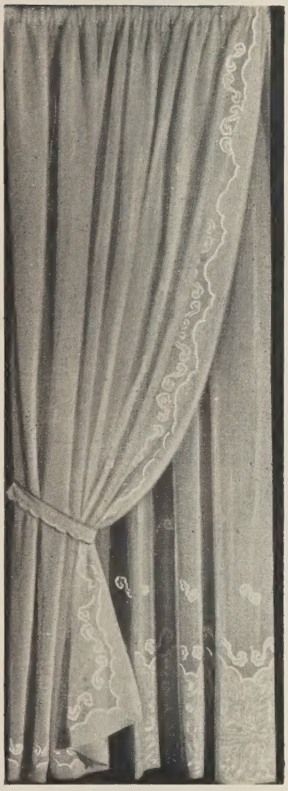
La Maison du Bon Goût

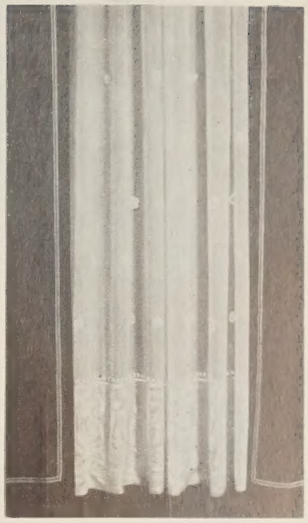
SPÉCIALITÉ DE RIDEAUX

42, Bd MALESHERBES - PARIS - St-AUGUSTIN

Vous présente une sélection de ses exclusivités aux prix les plus intéressants.

Tous les voiles Rhodia - Rhodia Sol et Tergal, ainsi que tous les voiles coton et tissus d'ameublement : Taffetas Soie - Taffetas Rhodia - Damas - Impressions.





Grands rideaux ottoman double face coton et fibranne
le tissu au mètre ..... 1.390 fr.
Coloris : jonquille - cerise - vert sureau - nil - chaudron - vieil or
Les grands rideaux ornés galon haute fantaisie
en 290 h x 125 la paire ..... 13.900 fr.

Stores panneaux RHODIA SOL BLANC OU CRÈME
brodés chaînette 180 x 280 h ..... 2.650 fr.
» » 240 x 280 h ..... 3.850 fr.

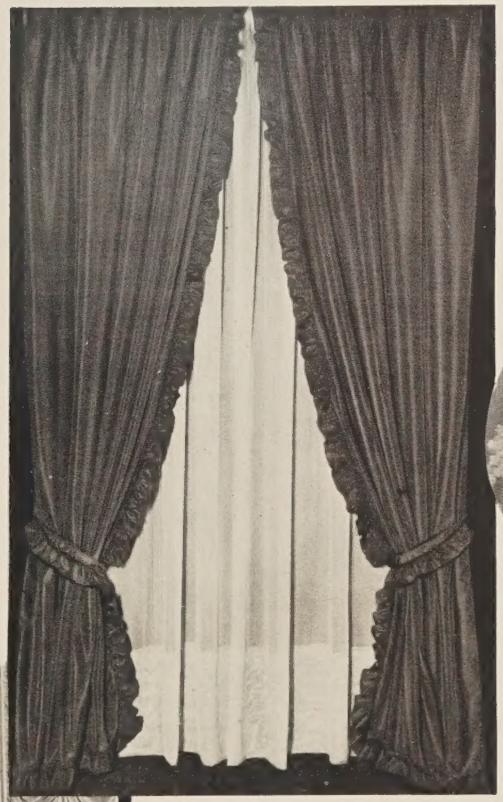
Vitrages droits assortis blanc ou crème. la paire
250 x 90 ..... 2.350 fr.

Les mêmes panneaux en voile coton
extra blanc seulement 180 x 280 h ..... 3.100 fr.
» » » 240 x 280 h ..... 4.500 fr.

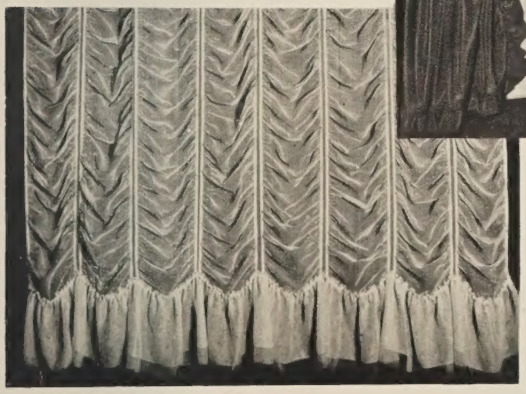
Vitrages droits assortis, la paire 250 x 90 ..... 2.800 fr.

VOILE MOUSSELINE COTON BLANC
Belle qualité - Broderie chaînette application

Le panneau 180x290 h.... **3.850 fr.**
» 240x290 h.... **5.350 fr.**
Grands rideaux 160x290 h **8.300 fr.**
avec embrasses 220x290 h **11.500 fr.**



MADRAS COTON BLANC "LES LILAS"
très belle qualité
largeur 180..... **1.790 fr.**
» 240..... **2.450 fr.**



VOILE TERGAL BLANC extra
n'ayant pas à être repassé :
Store panneau motif brodé Tergal ourlet de 40 cm
175x280 h..... **4.750 fr.**
240x280 h..... **6.550 fr.**
Vit droits assortis avec ourlet de 20 cm
90x250 h..... **4.200 fr.**

Grands rideaux à volants TAFFETAS RHODIA extra
avec embrasses 3 m x 130, la paire .. **14.500 fr.**
Coloris . ciel - cerise - or - crème - vert vieux rose.

Store à l'italienne (fragment) **TERGAL blanc extra n'ayant pas à être repassé**
fête 130 x 280 h ..... **12.800 fr.**
Peut se faire sur toutes dimensions par fractions de 20 cm en largeur
Nous indiquer hauteur du rideau demandé et largeur de la tringle.

VOILE MOUSSELINE COTON BLANC extra
brodé chaînette
Le panneau 180x290 h..... **3.900 fr.**
» 240x290 h..... **5.900 fr.**
Grands rideaux 170x290 h ..... **9.200 fr.**
avec embrasses 230x290 h..... **12.800 fr.**
Vit. droits ass. 90x250 h..... **5.950 fr.**
» B.F. av. emb. 80x240 h..... **4.300 fr.**

ÉTUDE DE TOUS DEVIS D'INSTALLATION DE RIDEAUX DANS LA RÉGION PARISIENNE

CIGA HOTELS

CIGA

COMPAGNIA ITALIANA DEI GRANDI ALBERGHI - VENISE

NAPLES
HOTEL EXCELSIOR

ROME
HOTEL EXCELSIOR
LE GRAND HOTEL

VENISE
DANIELI ROYAL EXCELSIOR
GRITTI PALACE HOTEL
HOTEL EUROPA
HOTEL REGINA

LIDO
EXCELSIOR PALACE
GRAND HOTEL DES BAINS
GRAND HOTEL LIDO
HOTEL VILLA REGINA

MILAN
PRINCIPE ET SAVOIA
PALACE HOTEL

STRESA
GRAND HOTEL
ET DES ILES BORROMEES

GÊNES
COLOMBIA EXCELSIOR (S.T.A.I.)

Hôtels gérés par la Société Propriétaire
COMPAGNIA ITALIANA DEI GRANDI ALBERGHI
VENISE

PUB

UN BOURGOGNE EXCLUSIF

BOUCHARD PÈRE & FILS
PROPRIÉTAIRES ET NÉGOCIANTS
Depuis 1731
LE CHATEAU-BEAUNE-COTE-D'OR

Net

DOCUMENTATION ET TARIF SUR DEMANDE

AVON
Tricots de luxe pour homme et femme - Chaussettes pour homme
P. CELLI - MILANO - VIA A. BONO CAIROLI 17 • NEW YORK - 16, N. Y. 104 EAST 40th STREET

COUP DE FOUET

EAU DE COLOGNE POIVRÉE DOUCE A LA PEAU

CARON

10 PLACE VENDOME PARIS

A L'HEURE DU CAFÉ...

Dans un hôtel de ville d'eaux, en Auvergne, un dimanche, à l'heure du café. Sur la terrasse, les curistes sortant de la salle à manger se groupent par affinités : liens fragiles ou durables comme ceux qui se nouent à bord des paquebots. Dans cet éventail de partis ou d'apparentements, je joue à l'indépendant et me promène entre les tables, la tête toute pleine d'un grand souvenir que je voudrais, longtemps intact, conserver : Aix-en-Provence, d'où je reviens. Aix : la forêt enchantée de fontaines et de platanes où l'on entend encore les échos de Mozart après que le décor de Cassandre a pris dans la nuit son allure de temple au clair de lune. Mes pas sinuent à travers les groupes d'estivants. En voici quatre qui se sont rués à une table de bridge : ils y resteront, vissés, jusqu'au dîner, alors que tout autour d'eux, à quelques pas, la campagne auvergnate avec l'or de ses champs et le vert sombre de ses arbres compose sur le fond bleu des horizons vallonnés un des plus beaux paysages du monde.

Ici, deux hommes vantent l'un à l'autre les qualités de leur voiture ; là, deux femmes se font grand compliment de leur robe. Comme si l'on pouvait être fier d'une chose qu'on n'a pas faite soi-même. Je passe. Autour de leurs tasses, trois femmes parlent de leur mari, de leur maison qu'elles ont laissés en Algérie. Je perçois l'inquiétude à travers la gravité des propos. Depuis des années fixées là-bas, y ayant fondé leur foyer et tous leurs espoirs, elles vivent maintenant au jour le jour sous la perpétuelle menace d'une agression, d'une explosion. Elles tremblent chaque matin quand leurs enfants partent pour l'école. Je pense aux Parisiennes qui, en ce moment, s'étendent sur la plage de Deauville ou celle de La Baule : dans leur sac de toile, il n'y a que du rouge à lèvres, un peigne et un roman. Dans le sac de leurs compatriotes d'Oran ou de Philippeville, posé sur un autre sable plus rouge, il y a un revolver dont le canon parfois s'échappe et luit au soleil : accessoire insolite rendu nécessaire par un danger qui, sans cesse, rôde, obsédant...

Mais voici qu'une seconde table de bridge s'organise. Deux industriels s'y installent, ravis de pouvoir tuer le temps qui leur semble long. De la poche de leur veston sort la couverture noire d'un « policier », prouvant qu'ils aiment aussi, par instants, la lecture.

Des voix s'élèvent d'un coin de la terrasse. J'y reconnais plusieurs accents étrangers et singulièrement celui du Moyen-Orient qui se nuance d'inflexions bourguignonnes. J'entends déplorer que tant de pays où la terre et le ciel sont d'une admirable beauté, où tout invite à la paix, à la contemplation, soient gâchés pour le tourisme, interdits aux visiteurs par des coups d'État ou des appels à la haine. Je songe à cette affiche que, du train, des années durant, on voyait dressée dans nos prés au long des rails : « Egypt for romance ».

Soudain, les conversations s'arrêtent, comme étouffées. Un « scooter » traverse la petite ville. D'abord un énorme frelon qui fait sur les tympans l'effet d'une vrille. Quand l'engin se met à escalader le coteau, face à notre terrasse, son bruit devient trépan, perforant, cette foi les cerveaux. A quoi bon ces pancartes placées tout alentour : « Station thermale. Silence ! » Ce silence, devenu un luxe inaccessible.

Mais voilà qu'une discussion animée m'attire. Son objet : la prédication du Curé, ce matin à la messe. J'y étais. Le prêtre a dit aux fidèles : « Combien d'entre vous qui passent des heures chaque jour à soigner leur corps pensent au salut de leur âme? » Un homme déclare : « On ne devrait pas faire le bien par intérêt, avec l'arrière-pensée de gagner des points pour le ciel. Car alors la charité devient un calcul. » Je viens de retrouver là une des objections à la religion que j'avais énumérées dans l'éditorial de notre dernier numéro de Noël. Des catholiques pratiquants, des prêtres même m'ont écrit que c'étaient bien là en effet les critiques les plus courantes. Je m'assieds et j'écoute, souhaitant que vienne la réponse à cela. Une femme la donne : « Vous avez mal compris, monsieur ! Faire son salut, c'est faire le salut des autres. Le Curé l'a bien dit, en chaire, ce matin : « En ne vous occupant que de vous, vous perdez du temps. Vous gagnez du temps en aimant... »

C'était : « A l'heure du café », un enregistrement d'

Olivier Quéant.

UN MOIS AU ROYAUME DES DEUX-SICILES

avec Jean-Louis Vaudoyer, de l'Académie Française

L'itinéraire est si riche en merveilles qu'il faut le couper en deux. Après la Campanie, paradis des hommes, où ces pages vous transporteront d'un coup d'aile, viendra, le mois prochain, l'ardente et secrète Sicile, terre des dieux.

Naples

ET LA CAMPANIE

Voici donc, Amicie, qui est très heureusement décidée : en cette période de l'année où l'été finit, où l'automne commence, vous allez donner intégralement vos quatre semaines de grandes vacances à la région de l'Italie qui, après s'être appelée (dès le VII^e^ siècle av. J.-C.) la Grande Grèce, constitua pendant huit cents ans (jusqu'en 1860) le Royaume des Deux-Siciles. Ne prétendez pas, en un mois, explorer à fond ce double royaume (il occupait tout le sud de la Botte, de l'une à l'autre mer). Bornez-vous à ses deux provinces principales : la Campanie et la Sicile proprement dite. Le morceau est déjà gros ; si gros qu'il faut que vous vous résigniez d'avance à en laisser tomber pas mal de miettes.

Vous allez vous trouver là-bas au plein cœur de la Méditerranée et risquerez maintes fois de vous sentir perdue dans un prodigieux embouteillage d'ères et de civilisations. Ces juxtapositions, superpositions, stratifications de temples grecs, de villas romaines, de basiliques byzantines, de catacombes chrétiennes, de cathédrales normandes, de mosquées arabes, de châteaux angevins, aragonais, de forteresses souabes, hohenstaufiennes, d'églises jésuites, de palais bourboniens, napoléoniens, savoyards, voire d'édifices mussoliniens!... Et tout cela — de Naples à Palerme, de Pæstum à Agrigente, de Pompéi à Taormine, d'Amalfi à Syracuse — tout cela miraculeusement resté debout (en plus ou moins bon état), sous le ciel le plus pur, au bord de la mer la plus bleue, dans quelques-uns des plus incontestablement beaux et plus légitimement fameux paysages d'ici-bas !

Le golfe et la vieille ville

Ci-contre: *De la Mergellina, où Lamartine situe son idylle avec Graziella, on voit se profiler le Vésuve. Les quartiers populaires grouillent à l'autre bout des quais.* En haut: *la rue San Gregorio Armeno et les marchands d'oranges.*

Comment gagner Naples ? Au plus vite, par l'avion ? Non, c'est par la mer, et seulement par la mer, qu'il faut arriver à Naples, qu'il faut arriver à Palerme. Je vous conseille donc de laisser derrière vous votre voiture ; bien que l'on ne puisse se passer d'automobile en Campanie et, surtout, en Sicile. Ici et là, vous louerez à bon compte d'alertes et endurantes petites Fiat, avec lesquelles vous vous entendrez tout de suite très bien.

Embarquez-vous soit à Marseille, soit à Cannes, soit à Gênes. Jadis, un paquebot des Messageries maritimes vous portait de Marseille à Naples pour 100 francs (en première, nourriture comprise). Il n'y faut plus songer !... Mais il existe — renseignez-vous — de grands, rapides et confortables transatlantiques ; partis d'Amérique, ils lâchent leurs cargaisons de passagers à Cannes, et, avant de rejoindre le Nouveau Monde, touchent Naples. Il existe aussi des pyroscaphes italiens ; de Gênes, ils gagnent Naples directement. Au terme d'une courte traversée (le long des rivages que vous connaissez déjà par la route), l'illustrissime baie de Naples vous apparaîtra tout d'un coup et tout entière ; d'Ischia et du cap Misène à Sorrente et à Capri ; le personnage principal étant, cela va sans dire, le Vésuve dont, pour ma part, je me passerais bien, car ces tumeurs, ulcères et chancres de la Terre que sont les volcans me font peur et horreur.

... Et vous voici sur le môle de l'*Immacolatella Vecchia*, aussi harcelée de *facchini*, de portiers d'hôtels, de *ciceroni*, de cireurs de bottes et de fâcheux que l'est, de mouches et de guêpes, en été, un beau fruit. L'heure est grave... Si je suis sûr, Amicie, de l'effet d'enchantement que produira infailliblement et instantanément sur vous la beauté du paysage napolitain, je suis, en revanche, incapable de vous promettre que vous ne serez pas déçue, dépaysée — lâchons le mot — rebutée par Naples elle-même, quand vous y pénétrerez. Naples est l'une de ces villes où il faut faire son apprentissage soi-même, à ses risques et périls, d'étape en étape, patiemment, en s'y prenant à plusieurs fois... Je m'y revois, à mes débuts, il y a de cela un bon demi-siècle (oui : au printemps de 1914), bientôt si las de corps et si ahuri d'esprit que, trois jours après mon arrivée, je me suis enfui. Oh ! pas bien loin. Je me suis, à moins de 40 kilomètres, replié sur Sorrente, aux charmants *Cappucini* (hôtel qui n'existe plus ; mais le *Vittoria* est toujours là), loin du bruit et de la foule, loin du féroce *farniente* napolitain. C'était au bout et au bord du promontoire, devant la Mer des Sirènes... Elle respirait doucement, sous une imposante buée violette, qui était sur elle la trace à peine visible des caresses du ciel. Jusqu'à l'horizon, cette mer était absolument déserte. Rien d'humain ; rien de mortel. Seule, chaque matin, la déesse Anadyomène y naissait de son berceau d'écume, nimbée d'or par le soleil levant.

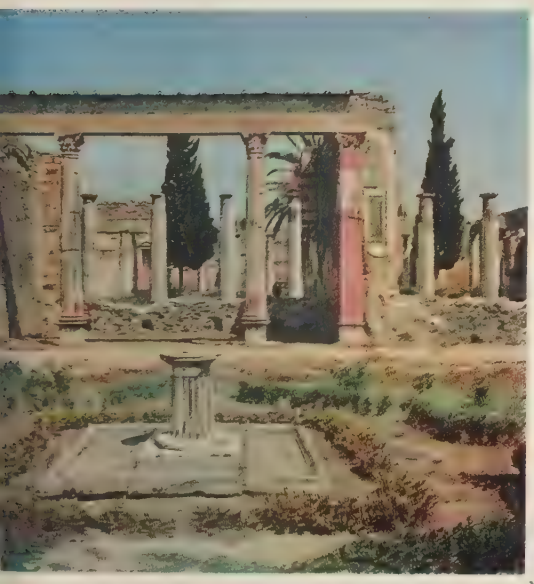
Il se peut, Amicie — et je vous le souhaite — que vous soyez conquise par Naples en coup de foudre ; « la belle Parthénope » a ses possédés, ses dévots ; ils la préfèrent

Le marbre et la fresque

Un des marbres les plus purs de l'antiquité, la Psyché que l'on a découverte à Capoue (ci-dessus), *se trouve au musée de Naples.* A droite : *la villa des Mystères offre aux visiteurs de Pompéi ses fresques hallucinantes de vie et ses secrets.*

Les villes mortes

Plus encore que Pompéi, qu'un paysan qui piochait son champ découvrit en 1748 (ci-dessous), *Herculanum produit l'impression de la vie arrêtée. Au-dessus de la tranchée qui donne sur la mer, on a reconstitué le jardin de la villa des Cervi ; et la maison de Neptune et d'Amphitrite garde ses mosaïques d'une fraîcheur toute marine* (à droite).



à Rome, à Venise, à toute autre ville d'Italie. Cependant, si pareille chance vous était refusée, faites comme moi : n'insistez point ; laissez faire le temps — c'est un roi d'Italie qui l'a dit : « *Il Tempo è gentiluomo...* » — N'abandonnez pas la partie, mais allez, ne serait-ce que pour deux ou trois jours, vous installer aux proches environs dans l'une de ces bienheureuses résidences qui constellent les rivages. En 1957, elles sont beaucoup plus près de Naples qu'elles ne l'étaient en 1914. Aujourd'hui, le trajet Sorrente-Naples doit pouvoir se faire en une toute petite demi-heure... Et il n'y a pas que Sorrente pour vous offrir des reposoirs édéniens. Il y a Castellammare *(albergo Quisisana)* ; Positano *(albergo Sirena)* ; toutefois, adoptée depuis peu par une foule peu sévèrement sélectionnée de peintres, d'écrivains et de « suiveurs », Positano risque d'être, demain, le Saint-Tropez de la Campanie ; il y a Amalfi *(albergo delle Lune)* et sa cathédrale lombardo-romane, très refaite ; il y a Ravello *(albergo Palumbo)* et sa sublime villa Rufolo, où Klingsor tient captives les Filles-Fleurs de Parsifal... Il y a aussi — allais-je l'oublier ? — Capri, « petite île à la réputation équivoque... » Tout cela, au Levant. Le Ponant est moins bien partagé. Cependant, pour la « relaxation », comme on dit à présent, pensez à la thermale et lamartinienne Ischia ; Porto d'Ischia et Casamicciola sont pourvus de bons et paisibles *albergi*.

... Entendons-nous bien : je ne voudrais point vous laisser croire qu'on ne peut pas séjourner à Naples. Depuis mes difficiles débuts, j'y suis revenu plusieurs fois, et si je ne souhaite point d'y finir mes jours, je m'en éloigne désormais à regret. Pour y loger, éliminez résolument les hôtels sis au cœur de la ville basse : le bruit

y est intolérable. Il y avait jadis, sur le Monte Vomero, le mirifique *Bertolini Palace*. On s'y ruinait ; mais dans les ensorcellements d'un parc chananéen, y jouissant d'une paix presque silencieuse, et devant *una fascinantissima veduta*. Hélas ! le *Bertolini* a disparu, avec les six ou huit autres hôtels qui l'avoisinaient sur ces belles pentes. Seul subsiste l'*hôtel Britannique* (ci-devant *Macpherson*). Allez-y. Sinon, descendez via Parthenope *(hôtel Vittoria)*. Vous serez là au bord de l'eau, tout près de la chantante, dansante et divertissante Santa-Lucia, où, par les douces et à la fois fraîches soirées de septembre, vous dînerez (chez la *Zia Teresa*) de poissons et de coquillages, les arrosant de vins du pays. Pour ma part, je préfère à l'intransigeant *Vesuvio* les crus plus nuancés des vignobles d'Ischia (le meilleur est l'antique et pourpre Epomeo).

Naples a pour elle d'être le contraire d'une « ville d'art », d'une « ville-musée ». Cependant, les beaux monuments du passé y abondent, et ses collections gréco-romaines sont les plus riches du monde. Je n'entreprendrai pas de les dénombrer ; je me borne à vous signaler que nulle part ailleurs qu'au gigantesque *Museo Nazionale* on peut se faire approximativement l'idée de ce que fut la peinture grecque (les peintures sur fonds blancs sont les plus évocatrices et les plus précieuses). Naples a aussi pour elle son courage. Des coups que, de siècle en siècle, lui ont assenés les éléments et les hommes, elle s'est toujours plus ou moins rapidement relevée. Peu de fourmilières humaines furent plus sauvagement et profondément ravagées. Son volcan a beau, pour l'instant, ne fumer qu'à peine et qu'à peine grogner, les ruines (si bien entretenues et tout de suite lisibles) de Pompéi (vous y passerez de captivantes mais éreintantes heures) sont là pour rappeler aux Napolitains ce qu'une colère de ce monstre stupide peut faire d'eux, d'un jour à l'autre... Pourtant, les voici indomptablement gais ; une gaîté à ce point poussée au paroxysme qu'on se demande parfois si elle n'est pas un masque ; le déguisement spectaculaire d'un héroïsme collectif. Est-ce que, au delà de cette folle ébullition de gaîté, il n'y a pas un arrière-fond de tristesse ? Peut-être, Amicie, en aurez-vous, comme je l'ai eu, le soupçon, si, par l'une de ces rares journées où la lumière se voile et s'ouate, vous montez tout en haut de Naples, jusqu'à cette Chartreuse San Martino, qui la couronne. Là, après avoir parcouru le musée si bien aménagé où l'image, le meuble et l'objet racontent l'histoire de la ville, faites-vous ouvrir la petite porte qui donne accès à un étroit balcon en encorbellement et enhardissez-vous sur ce vertigineux belvédère. On y est suspendu au-dessus du vide, ayant à ses pieds la ville tout en bas et tout entière. En ces jours où le ciel arbore le gris de la cendre et la mer le noir du bitume, la rumeur de Naples, qui, lorsque le temps est beau, monte jusqu'à vous dans un démentiel déchaînement de joie, ne se laisse plus percevoir que par un grondement sourd, qu'on dirait offusqué par des bâillons. Ce que vous entendrez alors vous serrera le cœur. Cela ressemble étrangement

Naples sur l'écran

Le cinéma italien a tiré un si grand parti des vieux quartiers de Naples que tout le monde reconnaît les ruelles du port (page de gauche) et la Porta Capuana (ci-dessus). Encore plus fameux, le panorama de la rade a ici pour premier plan la galerie du cloître de San Martino (ci-contre).

3.

à une plainte ; on dirait l'involontaire aveu d'une détresse qui s'ignore... Pour comprendre un peu Naples, pour se mettre à l'aimer, peut-être faut-il, quand le soleil ne tire plus éperdument au-dessus d'elle ses grands feux d'artifice diurnes, l'avoir entendue exhaler son mélancolique et secret *lamento*.

Il suffit de pénétrer dans les profondeurs et les épaisseurs de Naples et d'en visiter un peu attentivement les monuments pour que l'impression de se trouver dans une ville déguisée, dans une ville costumée se confirme. Naples s'est déguisée aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. Auparavant, c'était une ville gothique : celle des rois normands, souabes et angevins ; puis une ville Renaissance s'y amalgama : celle des rois d'Aragon et des vice-rois d'Espagne. De ces temps-là subsistent des édifices civils ou militaires : le Castel del Ovo, qui dresse sa proue crénelée sur la mer ; et, au bord de l'eau également, le Castel Nuovo où, entre deux tours féodales, massives et nues, s'insère, du côté de la terre, l'Arc de Triomphe d'Alphonse d'Aragon, chef-d'œuvre justement fameux du *quattrocento* toscan et qui a son frère cadet entre deux autres tours, celles de la Porta Capuana, élevée au XV^e^ siècle au-dessus de l'antique voie Appienne. Quant aux églises gothiques, Naples en est, pour ainsi dire, farcie ; ce qu'il n'était guère possible de soupçonner avant 1945, ces églises ayant été pour la plupart profusément surchargées, par les rois Bourbon, de parures rococo... Vous savez, Amicie, avec quel cruel acharnement la pauvre Naples, à la fin de la guerre, fut, de ciel, de terre et de mer, bombardée à la fois par les Allemands qui s'en allaient et par les Alliés qui arrivaient. Quarante églises alors ont été plus ou moins dévastées, et, entre toutes, Santa Chiara. Vieille de sept cents ans, c'était le Saint-Denis des Deux-Siciles. De très belles et très nombreuses tombes royales s'y remarquaient à peine, tant une folle prolifération de stucs, de plâtres, de marbres, et toutes les variétés de « trompe-l'œil » avaient, au XVIII^e^ siècle, envahi le monument. Il va sans dire que tous ces colifichets, falbalas et fioritures, sans volume et sans poids, furent, par les bombes, soufflés comme des meringues. Leurs tristes débris une fois évacués, on se trouva en présence d'une grande nef cistercienne d'un style très pur, des deux côtés de laquelle, alignées sous de hautes croisées ogivales, les tombes royales, désormais rafistolées, jouent de nouveau un rôle prépondérant.
Si Bernin, le roi du baroque, est né à Naples, il n'y a rien laissé que d'insignifiant : mais il y règne par les ouvrages de ses élèves et de ses imitateurs, qui sont légion. Grâce à eux, Naples s'est distinguée dans les arts aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, considérés hier encore comme décadents, mais dont la réhabilitation est en cours de route. Quand vous serez là-bas, allez voir, à San Filippo Neri, la vaste décoration de Luca Giordano et celle, non moins vaste, au Gesù Nuovo, du Solimène. Ce sont des œuvres magnifiques qui, pour peu qu'on les regarde sans prévention, enthousiasment

Les rivages de rêve

Comme autant de balcons au-dessus de la mer, avec leurs orangers, leurs citronniers, leurs grenades éclatées et le cortège des couples romantiques, Sorrente (1), *Amalfi* (2), *Ravello* (3) *appellent clair de lune et mandolines.*

I.

par l'élan de l'inspiration, par l'aisance de la composition, par la hardiesse lyrique, par l'instinct du grandiose. Il ne me semble pas impossible, devant Luca Giordano, devant Solimène (maintes autres églises de Naples sont décorées par eux) de penser à Tintoret, à Véronèse ; leur descendance est là.

Tâchez aussi de dénicher, dans les vieilles entrailles de Naples, l'époustouflante chapelle sépulcrale des princes de Sangri di Sansevero, perdue dans un dédale de *vicoletti* et de *calate*. Y sont exhibées, comme en un écrin, deux perles baroquissimes ; deux sculptures d'une délirante virtuosité : un homme nu *(il Disinganno)*, tout empêtré d'un grand filet ajouré, maille à maille, dans un seul morceau de marbre ; et une jeune femme *(la Pudore)* nue aussi, mais, du front à l'orteil, entièrement enveloppée d'un voile où, cette fois, le marbre se fait gaze et mousseline...

Ces prouesses de facture et de technique relèvent autant de l'artisanat que de l'art ; et c'est encore à des artistes-artisans que l'on doit ces immenses joujoux de piété que sont les fameuses crèches (dites *presepe*) où, par centaines, des petites figures, alertement sculptées et fastueusement parées, déroulent dans des paysages de papier mâché et jusqu'à l'étable de la Nativité la caravane des Rois Mages, tandis que, pendus à des fils invisibles, des anges par volées battent des ailes dans l'empyrée.

D'autres artisans, dans le même temps, modelaient et émaillaient les jolies porcelaines de Capodimonte. Au-dessus de la ville, dans un jardin foisonnant de chênes verts, ces porcelaines ont leur palais, contemporain de celui de Caserte... Accordez, Amicie, un après-midi au beau château de Caserte ; Stendhal n'a pas raison de le qualifier de « caserne ». Son parc à la française — osons le dire — l'emporte sur celui de Versailles par ses larges pentes sylvestres, du sommet desquelles, jaillies d'une fontaine monumentale, s'épandent, de bassin en bassin, de généreuses et véloces eaux.

« Mais — m'allez-vous dire — et l'Antiquité ? Est-ce que, sous tout ce baroque dont vous me rebattez les oreilles, il ne reste rien du temps où Naples était une cité grecque, bâtie par Ulysse sur la tombe d'une Sirène ?... La tombe d'une Sirène, voilà qui fait rêver !... » Hélas ! Amicie, plus rien de grec à Naples, sinon de belles légendes, évoquées par de beaux noms dans de beaux endroits... Quant aux ruines romaines, il y a bien, au Pausilippe, la soi-disant tombe de Virgile, et, un peu partout, des vestiges de villas, de palais, d'amphithéâtres, etc. Tout cela date des Empereurs, quand la Baie de Naples était à la mode, comme la Côte d'Azur l'est

Les îles de feu

Capri, trop envahie, conserve son prestige grâce à sa beauté naturelle: falaises rocheuses, jardins suspendus (ci-contre). *Ischia, plus sauvage, a ses sources chaudes, ses plages et son château aragonais, où l'ombre de Murat se heurte aux baïonnettes* (à droite).

Photographies en couleurs de MM. A. Bertrand, Bellini, Viollon ; en noir de MM. Bellini, Boudot-Lamotte, Lenars, Viollon et Sabine Weiss.

La Grande Grèce au cœur de l'Italie

Les plus beaux temples grecs ne se trouvent [illegible] Sicile mais en Campanie. Ce sont les trois temp[illegible] de Pæstum. Hier encore entourés d'acanthes, ils [illegible] retrouvé leur ceinture de rosiers que chante Tibulle.

aujourd'hui... La plus belle ruine romaine est à 60 km au nord : c'est l'Arc de Trajan, à Bénévent, la *porta aurea*. Bénévent est d'ailleurs une ville qu'il faut aller voir (le personnage qui l'a fondée passe pour être né des fabuleuses amours d'Ulysse et de Circé)... Et puis, évidemment, il y a l'attraction majeure : Pompéi et Herculanum. Mais je n'en soufflerai mot ; et ne comptez point sur moi pour vous y accompagner. Vous trouverez sur place d'excellents guides ; ils ne vous feront grâce de rien. En revanche, je vous accompagnerai bien volontiers à Pæstum. Vous y aurez l'avant-goût de la Sicile ; et une idée de la Grèce elle-même. Cependant, il serait inconvenant d'aller là-bas pour n'y rester que quelques heures. Réservez, pour ces trois sublimes temples, deux pleines journées ; et, de préférence, vos dernières journées campaniennes. Il y a maintenant, à Pæstum, une très convenable auberge, qui n'a rien abîmé. Il ne saurait être question de « visiter » ces temples en « touriste » ; il faut rester près d'eux assez longtemps pour se donner l'illusion d'y être pour ne plus jamais s'en aller. Prolongez-y vos heures de nuit (une nuit de lune, cela va sans dire) , et n'accordez au sommeil que le temps qu'il faut pour reprendre des forces afin de retourner aux temples avant le point du jour. Vous y serez seule. Seule ? C'est-à-dire seule avec tous les dieux de la Fable ; seule aussi avec ces grands lézards bleu turquoise ou vert jade qui constellent comme des escarboucles vivantes les pierres dorées ; seule dans un silence que ne trouble pas, mais que rythme le ressac éternel de la mer voisine...

... Mais, Amicie, j'ai le devoir de vous le rappeler : vous n'en êtes encore qu'à la moitié de votre voyage. Il va falloir prendre congé de Pæstum pour gagner la Sicile. Ce n'est pas là un acte héroïque. Arrangez-vous donc pour ne point rater le joli petit paquebot blanc qui part de Naples ce soir à 21 h. 30. Il vous portera à Palerme à 8 h. 15, demain matin.

JEAN-LOUIS VAUDOYER,
de l'Académie Française.

L'Église

SAINTE-ANNE A SAINT-NAZAIRE

construite pour eux et par eux

SAINT-NAZAIRE, « capitale des constructions navales », occupe la première place parmi les chantiers français et l'une des cinq premières à l'échelon mondial. Elle a vu en cent ans sa population passer de 5.000 à plus de 40.000 habitants, dont les deux tiers vivent précisément des chantiers. Entièrement détruite en 1943, la ville s'est reconstruite à vive allure et ne demande qu'à s'étendre. Étant limitée par le port et le fleuve, elle n'a qu'une issue, le quartier neuf, où avec l'aide de la Reconstruction et un emprunt de 60 millions de francs à des particuliers M. le Curé de Sainte-Anne a choisi de rebâtir son église. Deux autres paroisses assurent la vie spirituelle des Nazairiens, mais sainte Anne, on le sait, protège les Bretons, les marins et les bateaux ; elle patronne tout naturellement l'église des chantiers et va suivre l'expansion de ceux-ci et de la ville, pour laquelle sont prévus dans l'immédiat un hôpital, un grand hôtel, un collège technique et de nombreux immeubles collectifs d'habitation.

Les paroissiens n'étaient pas hostiles à une construction moderne ; l'architecte, Henri Demur, et les entrepreneurs ont été choisis, d'un commun accord, à Saint-Nazaire. « L'Art Sacré », à Paris, a recommandé quelques artistes spécialisés. Ces entretiens datent de cinq ans.

Dans quelques jours, Mgr Villepelet viendra de Nantes pour la consécration. Ce ne sera pourtant pas la première cérémonie qu'abritera l'édifice neuf : les paroissiens de Sainte-Anne ont décidé au printemps que les communions solennelles de l'année ne pouvaient avoir lieu dans l'église en planches dont ils s'étaient contentés jusque-là. La plupart d'entre eux, ouvriers des chantiers le jour, ont travaillé le soir et donné leurs samedis pour que leur église fût utilisable — sinon achevée — le 16 juin dernier. C'est le 15 que nous sommes allés les surprendre. Le chantier n'était pas seulement le long de la Loire, mais à l'extérieur de la construction (porte béante, clocher encore entouré d'échafaudages, bétonneuse provisoirement figée) aussi bien qu'à l'intérieur où la tribune apparaissait derrière les poutrelles et l'autel écrasé sous sa housse. Le sol était encombré de tout, sauf de bancs

Les équipes des entrepreneurs débauchent le samedi. Ce samedi-là plus que les autres, la relève devait être assurée par les bénévoles. Tout le jour et tard dans la nuit, sceptiques pour le lendemain et fascinés par le moment présent, nous avons partagé avec M. le Curé une légitime nervosité ; mais la ruche dégageait un tel climat de confiance et de travail efficace que nous nous sommes laissé gagner. Des équipes se sont constituées, se chargeant, qui de l'électricité, qui du transport des bancs, qui de la dépose des poutres métalliques et du balayage, improvisant pour notre photographe un ballet inespéré.

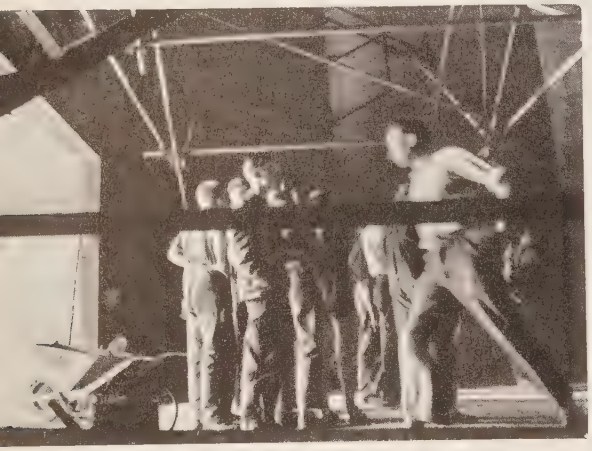
Comme nous avons regretté l'absence du magnétophone ! A la tribune, on chantait en italien. A côté de l'autel, on essayait les micros en faisant fonctionner pick-up et harmonium, le tout rythmé par les chutes de ferraille et les coups de marteau. A 20 mètres de là, filles et garçons répétaient leurs cantiques. Plus près de nous enfin, des travailleurs assoiffés choquaient allégrement leur verre de « Gros plan » (en fait de vin nantais les Parisiens connaissent surtout le muscadet).

A la nuit, outils et échafaudages ont disparu, les micros répondent, les bancs sont rangés, les lis et les glaïeuls disposés dans les immenses jarres en grès de la région, le baldaquin illumine l'autel, les candélabres en simple fer, forgé dans le pays, ont reçu leurs bougies, les vitraux s'éclairent électriquement : Sainte-Anne attend ses fidèles.

A 6 heures et demie, le lendemain, M. le Curé, très ému, dit sa première messe : Sainte-Anne remercie ses fidèles de tous leurs soins. A 9 heures, sous le porche, un jeune vicaire invite à entrer, en les appelant chacun par son nom de baptême, cent quarante enfants qui vont tout à l'heure communier au cours d'une messe dialoguée, vivante et familiale. L'église est pleine ; les hommes, qui habituellement attendent la sortie sur le parvis, pénètrent sous le porche. Quelques coiffes locales se détachent çà et là. Par les vitraux de côté et les quarante-huit croix qui ajourent le mur du fond comme la façade, le soleil perce. Dans la foule, au pied de la tribune, un homme un peu crispé guette ce qui pourrait arriver de fâcheux : c'est l'architecte, qui n'ose encore croire qu'avec 1.500 paroissiens et leurs prêtres il a fait vivre Sainte-Anne.

ANNE FOURNY

1.



2.

3.

4.

5. - En attendant l'orgue électronique commandé, essai de l'harmonium. Portes et confessionnaux manquent aussi.

ILS ONT BATI LEUR ÉGLISE...

1. - La carte de visite du chantier.

2. - On semble attendre Roland Petit à la répétition d'un ballet moderne.

3. - Les panneaux d'enseignement ont été apportés de l'ancienne église.

4. - 48 « diabolos » de tôle rouge sombre, doublée de jaune, forment un baldaquin aux dimensions de l'autel. L'architecte a choisi un éclairage glacé pour le pourtour de l'église et chaud pour le centre.

5.

6. - La pose des huit micros est minutieuse, mais l'ingénieur Kesler a parfaitement réussi son travail. C'est un des résultats surprenants de l'ensemble : la qualité de transmission. Tout y gagne, non seulement la musique, mais aussi la voix des prêtres qui reste simple au lieu de se placer une fois pour toutes et de se maintenir avec un peu d'emphase. M. le Curé parle à l'autel ou à la chaire : le dernier arrivant, sous le porche, saisit toutes les nuances de sa voix.

7. - L'autel a été dégagé. C'est une pierre monolithe blanche de huit tonnes sculptée par Maxime Adam-Tessier sur le thème de la mort de Jésus, le cœur de Jésus, la résurrection et la joie qui éclate. Le plateau de l'autel, à trois marches, sera recouvert de carreaux de grès flammé roux à reflets bleutés. Le sol de l'église est de ciment ; les murs de béton portent la marque visible des planches qui les ont maintenus ; ils ne recevront ni tableaux ni statues, peut-être des tapisseries. On aperçoit les vitraux de Serge Rezvani (exécutés par Barillet). Ils sont ainsi répartis : sur le côté gauche de l'église, autel du Saint-Sacrement entouré de vitraux bas, dans les tons bleus ; en face et sur toute la hauteur, un motif très coloré, assez violent ; de chaque côté de l'église dans le sens de la longueur, soulignant les quatre piliers verticaux de ciment, une rangée de longs vitraux traités en camaïeu jaune, rose, mauve, vert, gris, roux, etc. Le plafond est en aluminium ondulé, recouvert de laine de verre (étudié en fonction du froid comme du son). Un chauffage central est prévu.

6.

7.

ESMERALDA

9.

10.

... TOUT EN CONSTRUISANT DES PÉTROLIERS

8. - Un pétrolier de 40.800 tonnes, l'« Esmeralda », peu de temps avant son lancement. Les échafaudages métalliques auront disparu pour le grand jour de la « mise à l'eau ». La coque gigantesque se dressera, nue et pure, dans le ciel.

9. - L'hélice à cinq « ailes » en bronze d'un gros navire, prête à être posée : elle a été fondue d'une seule pièce avec son moyeu et sera boulonnée à l'extrémité d'un des arbres porte-hélice, comme une tulipe épanouie. 10. - Combattant de la paix, un ouvrier du chantier naval avec son casque protecteur.

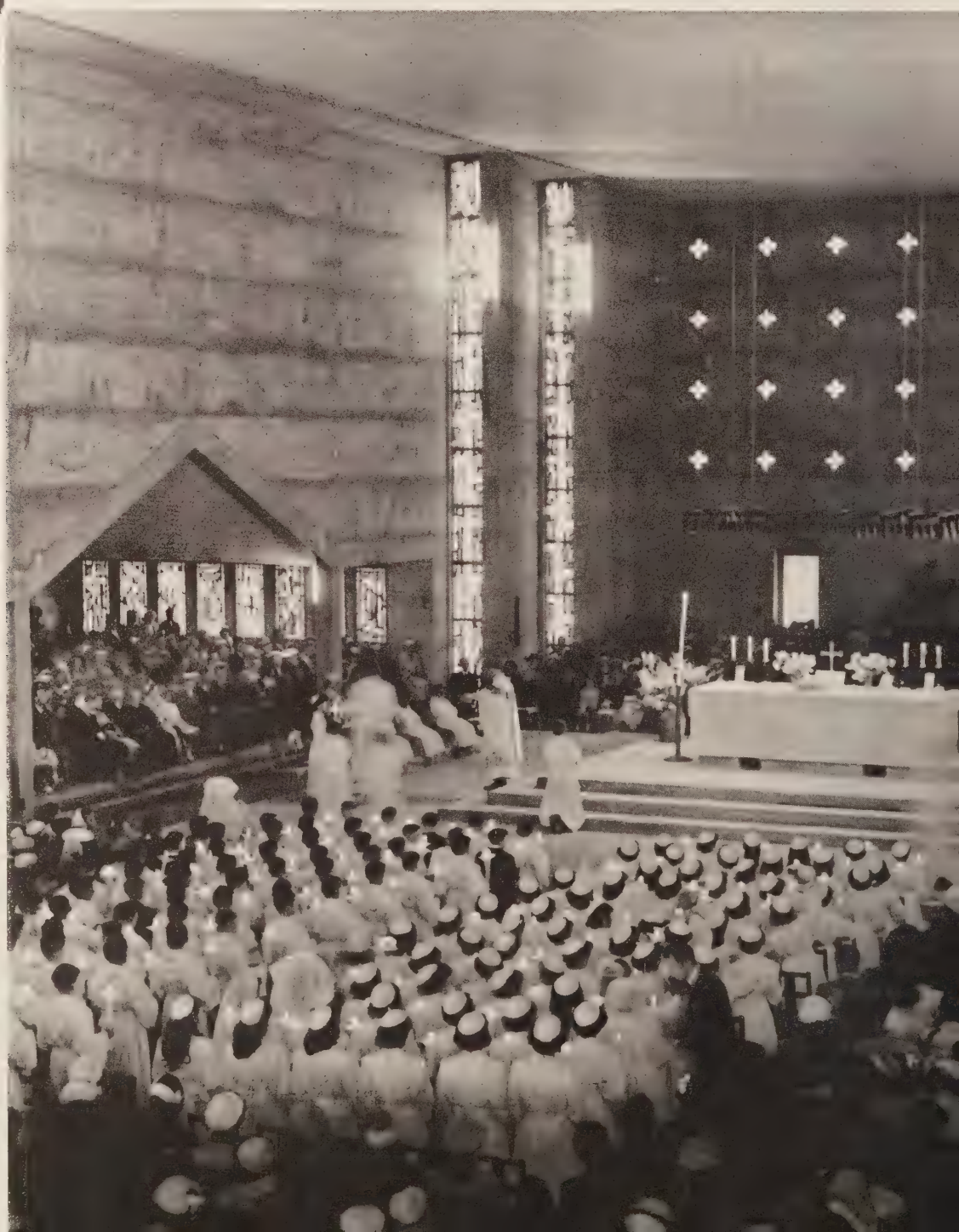
11.

11. - Le jeune vicaire rassemble les enfants avant le début de la messe dont tout le déroulement a été étudié pas à pas. Le micro n'est pas encore branché, mais, si l'on s'approche, on entend clairement les conseils : « Allez, les filles, les gars, rangez-vous ! Écoutez-moi ! Hier encore, c'était du chiqué, mais aujourd'hui c'est sérieux. Vous n'allez rien oublier, n'est-ce pas ?... »

12. - Le prêtre semble plus au prétoire qu'en chaire. C'est le haut cierge pascal de l'autel qui a donné la flamme à l'enfant du premier rang, lequel l'a transmise gravement à son voisin, et ainsi de suite, jusqu'au dernier.

Photographies Pierre Jahan.

13. - Filles et garçons portent des aubes blanches. La façade de l'église se détache au-dessus des deux énormes piliers, dont un, celui de gauche, contient les fonts baptismaux et un vitrail gai qui l'éclaire intérieurement. On y accède du parvis profond, nécessaire à M. le Curé qui aime à entretenir ses ouailles à la fin des cérémonies, et aux fidèles qui dans ce pays facilement pluvieux prennent ainsi le temps de se débarrasser des parapluies et capuchons... Paul Colin exécute pour la façade de l'église la grande maquette d'une céramique traitée en riches couleurs, en hommage à sainte Anne, patronne des pêcheurs. Elle offrira la particularité d'un relief nouveau, obtenu en fixant les petits cubes non pas sur l'aplat, mais sur la tranche, à cru en quelque sorte. L'effet en sera saisissant.



12.

13.

14.

14. - La petite coiffe courte et pointue du pays est finement amidonnée et tuyautée, puis épinglée sur un velours noir. Même les femmes âgées ne la portent plus que très rarement.

15. - Libérés par la sirène, dix mille ouvriers évacuent les chantiers en quelques minutes.

15.

Châteaux Français

Souriante terre d'exil pour tant d'esprits libres, la Suisse garde à jamais un rayon de la gloire de Voltaire. Mais d'autres ombres, gracieuses ou héroïques, sollicitent également le souvenir sur les bords du lac genevois et les traces des émigrés.

AVANT de partir à la recherche des souvenirs artistiques, littéraires, touristiques et politiques que la France a égrenés sur la berge suisse du « lac bleu », il convient d'évoquer la mission curieuse que cette région a remplie au flanc de la Savoie. Les rives du Léman ont toujours servi de refuge à ceux que la France refusait de garder en son sein. Voltaire et Rousseau, sous l'ancien régime, Germaine de Staël et Benjamin Constant, sous l'Empire, transplantèrent ici leur fortune, leur esprit, leur gloire et leur salon. Ils s'enracinèrent profondément dans cette terre qu'ils marquèrent de leur empreinte.

Il existe une harmonie secrète entre le lac Léman et l'architecture classique des châteaux français du XVIII^e siècle qui ornent ses bords. Ces vastes demeures se fondent dans le paysage pour former avec la complicité du lac et des coteaux une œuvre d'art. La richesse matérielle et spirituelle dont elles demeurent le témoignage a été préservée par la *Pax helvetica*, et l'ensemble constitue un véritable « document » sur l'art et la manière de vivre au temps des philosophes.

De Genève à Vevey, traçons un arc au-dessus de la rive nord du lac. Et choisissons Vevey comme point de départ de notre pèlerinage à travers le XVIII^e siècle français. Premier objectif : Hauteville. C'est là le plus jeune et le plus fastueux château édifié par des émigrés. On est tout d'abord séduit par la noblesse et le charme de cette colline tapissée de prairies qui viennent mourir dans les eaux irisées du Léman. La silhouette enneigée des hautes montagnes sert de toile de fond. Lady Caroline Capel en garda lors de sa visite en 1816 un souvenir ébloui : « Nous dînâmes, écrivit-elle, avec M. et M^me d'Hauteville, personnes très aimables et sociables ; ils ne sont pas suisses, mais français, ce qui explique leur gentillesse. » Depuis sa construction, Hauteville appartient à la même famille. Pierre-Philippe Cannac, qui acheta le terrain en 1760, « construisit, dit la chronique, la belle et vaste résidence seigneuriale que ses héritiers ont su conserver intacte et qui passa par alliance à la lignée Hauteville ».

D'un style moins sévère que les autres châteaux du pays vaudois, Hauteville surprend par son exubérance italienne, qui éclate sur les façades peintes dans le goût théâtral avec des médaillons décoratifs et des effets de trompe-l'œil. Cet esprit exotique se manifeste plus encore dans le grand salon aux murs couverts de fresques baroques. Les pièces adjacentes, cependant, font revivre le goût exquis du XVIII^e siècle et spécialement le salon d'été avec un fastueux mobilier, un buste de Houdon et des panneaux de l'école d'Albani et de Boucher. On devine ici la présence de toutes ces générations qui ont patiemment thésaurisé la fragile beauté de leur temps. Ce respect du passé se concrétise dans le musée garde-robe où sont disposés éventails, dentelles, gilets brodés de soie, uniformes brillants, pistolets aux crosses ciselées, petits livres de raison qui gardent précieusement entre leurs feuillets le parfum d'autrefois.

Il faut s'arracher à Hauteville et reprendre la route du lac à travers les vignobles de la côte de Lavaux. Lausanne, Ouchy, Morges... Voici enfin le petit village de l'Isle. Retranché dans sa grandeur mélancolique, subsiste ici un château édifié en 1696 sur les plans de Mansard. Mais la vaste pièce d'eau qui reflète la masse sombre du feuillage ne capte désormais dans son miroir que la silhouette triste d'une demeure où les services municipaux ont balayé les jeux de l'amour et du hasard. Pour rejoindre le lac, la route passe devant le splendide château de Vuillierens, qui trône dans un site arcadien, devant le château de Saint-Saphorin, aux murs tout sonores encore du rire de Voltaire, devant la maison d'Aspre, idyllique gentilhommière : ces trois asiles de rêve appartiennent depuis leur fondation à la famille Mestral. A Rolle, un simple coup d'œil s'impose aux Uttins, où le duc de Noailles tenait sa cour pendant la Révolution : « Dans un petit manoir situé en face du plus beau tableau de la nature, on voyait un homme déchu des plus hautes dignités de son pays et dépouillé de sa fortune, tombé des habitudes de luxe et de la cour dans la simplicité d'une vie bourgeoise... On le voyait calme, serein, aimable, sans amertume et sans regret, livré à l'étude en pleine liberté d'esprit, comptant pour peu ce qu'il avait perdu et peu soucieux de le recouvrer un jour, conservant ses nobles manières dans son modeste ménage... C'était un vrai philosophe en action. » C'était surtout une résidence pour « philosophe doré ». Si l'on en croit la description de son cousin, le grand seigneur en disgrâce pouvait y philosopher à l'aise.

Une brève promenade à travers les vignobles nous amène en un lieu complètement retiré du monde : le château

du Léman

de Vincy. Des haies et une haute enceinte ferment jalousement le parc. Vincy paraît un petit royaume aux frontières hermétiquement closes que seuls les rêveurs ont le pouvoir de franchir. Les feuillages épais s'ouvrirent devant Lamartine qui écrivit pour célébrer la reine du domaine sa *Romance de l'hirondelle :*

Pourquoi me fuir, passagère hirondelle?
Viens reposer ton aile auprès de moi.
Pourquoi me fuir? C'est un cœur qui t'appelle.
Ne suis-je pas voyageur comme toi?...

La merveilleuse élégance du blanc château de Vincy frappe bien plus que l'originalité des vers du poète. Il fut édifié en 1724 par David Vasserot, baron du lieu, émigré de Hollande. Voltaire et Rousseau furent les hôtes assidus de ce fervent ami de l'esprit nouveau : « J'ai une très grande envie de voir votre belle maison, écrivait le futur maître de Ferney, et une furieuse envie de faire ma cour à Madame de Vincy. »
Plus tard, la famille royale britannique fit escale en ce temple du libéralisme où s'entretenait néanmoins le culte de la monarchie. En 1815, durant les Cent-Jours, Lamartine trouva d'ailleurs ce royalisme insupportable et, préférant les idées républicaines de Mme de Staël, s'enfuit au château rival de Coppet. Mais, une fois là, il se prit à regretter « le château qui blanchissait à quelques lieues au pied des montagnes ». O poète dont les rêves jamais ne seront assouvis !...
Poursuivant notre route vers Genève, nous arrivons bientôt à Prangins. Le château vaste et admirablement proportionné fut édifié par Louis Guiguer van Robais, banquier d'origine saint-galloise, qui acheta la baronnie de Prangins et ses terres en 1723. Il fit bâtir sur l'emplacement de l'ancien château féodal l'actuelle résidence copiée sur les plans des architectes français de l'époque : un corps de logis avec quatre tours carrées, cour d'honneur et terrasse dominant le lac.
Ses vastes salons de marbre virent défiler au XIXe siècle l'élite de la société suisse et étrangère. Voltaire y passa l'hiver de 1745 et il l'aurait acheté s'il n'avait été séduit par le charme de la campagne genevoise et par la villa des « Délices », au nom prédestiné, qui lui offrait les avantages d'une existence citadine.
Charles-Jules Guiguer de Prangins, dernier général en

LE CHATEAU DE CRANS

Un peintre anonyme a laissé dans le salon de musique ce portrait de Mme Antoine Saladin, châtelaine de Crans. La façade du château, triomphe du classicisme français, est un écran dressé entre la forêt et le lac. Les colonnes corinthiennes sont un témoignage de l'amour que les premiers propriétaires du lieu portaient aux doctrines philosophiques du siècle, imbu de culture hellénique autant que de droit romain.

LE CHATEAU DE PRANGINS

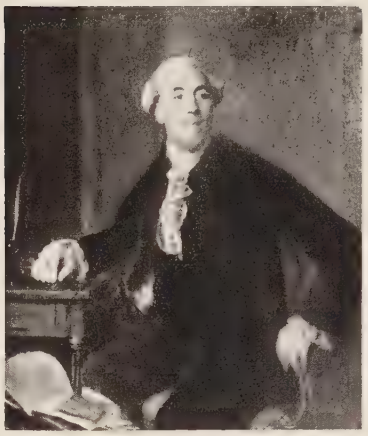
Avec ses quatre tours, il s'élève derrière un parterre de fleurs multicolores dont la diversité symbolise assez bien celle des « beaux esprits » qui s'y rencontrèrent... On y voit le portrait du général Guiguer de Prangins.

Phot. Ruth Welch.

LE CHATEAU DE VINCY

La terrasse de cette demeure surplombe le lac et s'harmonise par ses dessins géométriques avec l'élégance rigoureuse de la façade. Par temps clair, le mont Blanc répond, lointain echo, à ses murs couleur d'hermine

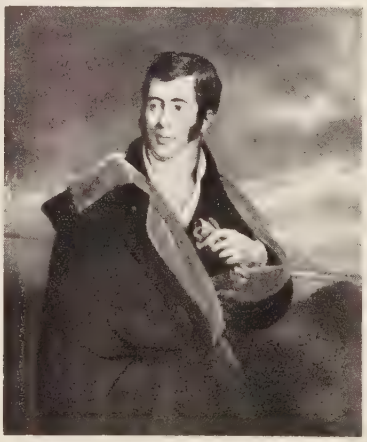
chef de l'armée fédérale, joua sur ses terres la comédie avec sa voisine M^me^ de Staël. Il fut l'ami de tous les Bonaparte. Acculé par les événements économiques et l'abolition des droits féodaux, il vendit, en 1814, sa propriété à Joseph Bonaparte. Joseph n'en profita guère. Pourchassé par la police de Louis XVIII, il s'évada par un escalier secret après avoir enfoui dans le parc une petite caisse remplie de papiers importants et d'objets précieux. Cette aventure trouva sa conclusion quelques années plus tard. Joseph envoya de New-York son fidèle serviteur Maillard, qui déterra le trésor et le rapporta



2.

1.

3.



4.

à son maître. En 1827, le château fut vendu et quitta dès lors la scène de l'histoire.

A quelques kilomètres de là s'élève le château de Crans : le joyau du lac. La parfaite correspondance établie entre l'extérieur et l'intérieur, l'harmonie, l'unité de style qui en résultent font de cette maison un miracle d'élégance et de grâce. Crans paraît avoir été réalisé d'un seul jet et on ne saurait imaginer que quatre architectes travaillèrent sur le plan établi à Paris, en 1764, par Jaillet. Son premier propriétaire, Antoine Saladin, le légua à la famille Van Bercham, qui y réside encore.

5.

Hâtons-nous pour arriver à Coppet avant que le soleil allonge démesurément l'ombre des arbres du parc. Coppet, le château de Jacques Necker et de Mme de Staël. On peut y respirer le parfum de la gloire. Les salons où dansèrent tant de personnages illustres, les lits à baldaquin qui gardent dans les plis de leurs brocarts les songes de tant d'écrivains, de généraux ou de ministres, pourraient conter l'histoire du XVIIIe siècle révolutionnaire. Et rien n'a changé depuis ce temps : les héritiers de Mme de Staël, Broglie ou Haussonville, ont respecté la place des meubles et des bibelots. Benjamin Constant,

6.

7.

Le CHATEAU de COPPET

Par cette grille du château de Coppet (**1**), le baron Necker (**2**) et son épouse (**3**), leur gendre (**4**) et leur fille Mme de Staël (**5**) s'en allaient à travers la prairie philosopher en paix ou contempler leur domaine dans toute son ampleur (**6**). La chambre à coucher de Mme de Staël (**7**), celle de Mme Récamier (**8**) ont gardé leur décor intact ainsi que leur atmosphère d'autrefois

8.

s'il en franchissait la grille, retrouverait le fauteuil où il aimait s'asseoir. L'actuel château juxtapose une tour médiévale, un logis de 1657 et les embellissements apportés successivement en 1767, puis en 1784 par Jacques Necker. Ce dernier « aménagea richement, dit la chronique, les appartements et le décor où devait évoluer en reine d'un empire tout spirituel sa fille Anne-Louise-Germaine de Staël ». Coppet fut alors une sorte de bouillon de culture pour le virus révolutionnaire. Jacques Necker y méditait les plans qui le ramèneraient à Paris, au pouvoir. Les libéraux français y voyaient

1.

2.

3.

un port, en attendant que la colère du roi ou de l'empereur eût cessé de souffler. Ni Jacques Necker, ni sa fille ne chérissaient la vie paisible que leur proposait la terre vaudoise ; ils la regardaient essentiellement comme une terre d'exil où ils pouvaient, loin des sbires et des espions, ciseler des manifestes politiques ou littéraires. De 1807 à 1812, Coppet fut ainsi le théâtre d'une intense activité idéologique ; le château devint le rendez-vous des esprits les plus frondeurs de l'époque et le centre de résistance au régime napoléonien. Charles de Bonstetten écrivait : « Il se dépense en un jour à Coppet plus d'esprit qu'en une année dans tout le reste du monde. » Germaine de Staël dominait cette société brillante, effervescente et railleuse, et c'est peut-être parce que seul Napoléon refusa de croire à son charme de femme qu'elle lui voua une haine irréductible.

Coppet, comme au temps de son faste, présente aujourd'hui une façade rose soutachée par ses volets verts. Au premier étage : la bibliothèque qui servait de salle de spectacle. Benjamin Constant et M^me^ de Staël jouèrent ici *Andromaque* et *Phèdre*, cherchant à découvrir dans les tirades classiques les prémices du romantisme. Dans la chambre à coucher adjacente, le grand lit d'apparat de la châtelaine est toujours prêt pour la cérémonie du « petit lever ». Plus loin, logeait M^me^ Récamier : une pièce plus intime avec ses clairs lambris et ses « tentures peuplées d'oiseaux parmi le feuillage ». Un escalier monumental mène au « grand salon à tapisseries », véritable salle du trône, où, selon le mot de Stendhal, les états généraux de l'opinion européenne exercèrent une royauté dont ne jouit même pas Voltaire. Il faut fermer les yeux et écouter converser les ombres

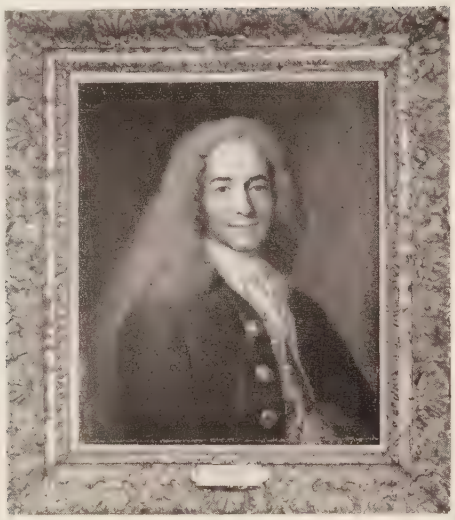
4.

LE CHATEAU D'HAUTEVILLE

L'Italie l'a marqué : on le reconnaît tout de suite aux peintures en trompe-l'œil de sa façade (**1**). Le salon d'été, décoré par les élèves d'Alboui, servit aux expériences théâtrales de M^me^ de Staël et du prince de Prusse (**2**). Pierre-Philippe Cannac, que contemple son actuelle héritière (**3**), édifia cette demeure qu'il ceignit d'un jardin à la française dominé par le classique temple de l'amour (**4**). Les peintures du grand salon évoquent dans le style italien plusieurs fables de La Fontaine.

de Chateaubriand, Benjamin Constant, Schlegel, Sismondi, Juliette Récamier, Byron, Auguste de Prusse, de tous ces grands seigneurs qui en dix ans firent la République. « Il est exquis, notait Proust, d'arriver à Coppet par une journée amortie et dorée d'automne, quand les vignobles sont d'or sur le lac encore bleu... » Il est impressionnant de se heurter aux grilles de Ferney derrière lesquelles Voltaire a rassemblé un parc à l'anglaise, un jardin à la française, une demeure fastueuse et une chapelle où il était sûr d'être en tête à tête avec son Dieu.

John Moore nous a laissé un saisissant portrait du maître des lieux : « Voltaire, qui est maintenant âgé de quatre-vingts ans, a les yeux les plus perçants que j'aie vus. Toute sa personne respire le génie, l'attention et la sensibilité. Le matin, son regard est lourd de mécontentement et d'anxiété, mais peu à peu cette attitude s'évapore et, le déjeuner terminé, il devient abordable. Un sourire ironique ne quitte jamais son visage. Écrire demeure sa principale occupation ; il n'existe pas d'auteur soucieux de son pain quotidien, pas de poète affamé



1. Phot. Ottoni.

2.

3.

LE CHATEAU DE FERNEY

Voltaire siégeait à Ferney qu'il modifia à son image (**1**). D'un côté, le jardin à la française, logique et symétrique (**2**) ; de l'autre, l'efferves-cence d'un parc anglais avec ses verts gazons et ses arbres touffus. L'esprit voltairien demeure vivant dans ces allées aux vastes perspectives (**3**).

Reportage photographique G. de La Bégassière.

de gloire plus opiniâtre devant l'écritoire, plus avide de renommée que l'illustre seigneur de Ferney. Très sociable, il se préoccupe d'avoir toujours à son service un excellent cuisinier ; généralement il a deux ou trois visiteurs parisiens à demeure. S'ils s'en vont, ils sont immédiatement remplacés. Si bien qu'en additionnant sa famille et ses amis il n'y a jamais moins de douze ou quatorze convives à table... »

Sur cette vision de Ferney, quittons le lac dont la frange bleue s'estompe déjà à l'horizon. Nous laissons derrière nous un monde que les ans ont frôlé d'une aile si légère qu'ils n'y ont laissé nulle trace de lassitude. Le XVIII^e^ siècle y poursuit au XX^e^ siècle sa course élégante et fière. Existe-t-il un autre endroit sur notre terre où le temps perdu est si aisément retrouvé ? JOHN PHILLIPS.

LE POISSON D'ARGENT

PAR DOMINIQUE ROLIN

Adrienne tient le journal déployé devant sa figure. Il ne faut pas que Laurent voie trembler sa bouche. Il ne faut pas qu'il voie ses yeux. Ce serait trop facile. Elle tombe sur un fait divers bizarre dont elle déchiffre le texte avec peine, à cause des larmes. « *Une lionne échappée se réfugie au deuxième étage d'un immeuble.* » Intéressant. Une jeune lionne se sauve d'un cirque, grimpe au sommet d'un escalier et se tapit sur un palier obscur. Alors des gens armés jusqu'aux dents arrivent pour la capturer. Elle rugit. Elle laboure le parquet et les murs avec ses griffes. Elle veut déchirer, lacérer, massacrer. Elle se défend furieusement. Ça fait du bien de lire une histoire aussi féroce. Quelque part, au fond du cœur d'Adrienne, rugit et se révolte la voix de son chagrin, qui ressemble à cette bête traquée. Elle relit une seconde fois le fait divers, puis une troisième fois. Seulement alors, sa gorge se noue. Elle baisse le journal qui est comme le bastingage d'un navire en détresse. Mais, contrairement à ce qui se passe d'ordinaire, la tempête sévit à l'intérieur du navire : au dehors, sur la mer intime de la chambre, règne le calme. Laurent, de l'autre côté de la table, boit à petits coups sa tasse de café. Ses yeux un peu enfantins semblent perdus dans le vague. Peut-être lit-il au verso du journal ? Incroyable mais possible. Laurent est ainsi fait. Adrienne le connaît sur toutes les coutures. Huit ans de liaison lui ont permis de coudre et de découdre l'âme de l'homme qu'elle adore, d'en explorer les plis, les poches, les boutonnières, d'en vérifier le tissu, d'en lisser les lieux de fraîcheur et d'usure. Adrienne est couturière, elle emploie donc un langage de couturière.

Et voilà : il y a une heure à peine, Laurent a annoncé qu'il voulait rompre, qu'il était grand temps pour lui de « faire sa vie », bref qu'il avait l'intention de se marier. Il a réussi à dire la chose très vite, presque sans bruit. Et la lame de souffrance enfoncée dans le cœur d'Adrienne n'a pas fait davantage de bruit. Tout s'est passé avec une simplicité étrange ; la blessure n'a même pas l'air de vouloir saigner.

Adrienne a toujours su qu'éclaterait ce jour, cette heure, puisqu'ils ne s'étaient jamais rien promis. « Je suis libre et tu es libre », voilà ce qu'ils n'ont cessé de se dire au long de ces huit années, en échangeant de malicieux clins d'œil. Je suis libre, tu es libre, c'est facile à dire. Et maintenant, « tout est fini entre nous ». Laurent prend une hache pour fendre leur amour en deux parce que cet amour trop gros, trop long, l'encombre. Comme si l'amour pouvait être cassé, telle une bûche qu'on fourre dans le poêle. « Que tu es naïf, mon chéri », se dit Adrienne. Elle a une envie terrible d'entourer Laurent de ses bras et de sangloter. Cette espèce d'élan était possible après une dispute, une brouille comme ils en ont eu des quantités. Cependant, à cause de la décision de Laurent : « Je te quitte pour épouser Dorothée de la

Roche », les gestes n'ont plus le même sens. Il faut même faire attention à la manière dont on plie le journal, dont on articule : « Encore un peu de café ? » C'est agaçant d'être obligée de se surveiller avec un zèle aussi sec. Oui, il veut une seconde tasse de café. Il ne dormira pas cette nuit. Bien fait. Adrienne non plus ne dormira pas. Dans une heure au plus, Laurent lui dira bonsoir avant de regagner son petit appartement de la rue Monge. Il n'a jamais voulu passer une nuit tout entière auprès d'Adrienne. Il gardait ses distances de fils de famille. Car Laurent est un fils de famille, mais oui, Adrienne s'en avise. Si elle ne souffrait pas tant, elle en goufferait. Non, il ne faut pas rire non plus. Les larmes et le rire ont désormais une signification semblable, celle de la révolte, du désespoir. Et Adrienne aimerait mieux mourir que de donner cet aspect d'elle-même. « Nigaud, gémit discrètement son cœur, je ne te ferai pas le plus petit reproche. »

Elle verse le café fermement et revient s'asseoir devant lui. Seules ses mains posées sur la table trahissent une sorte de détresse digne ; des veines gonflent la peau trop blanche. Laurent regarde son amie avec un indicible étonnement. Il s'attendait à tout sauf à cette maîtrise savamment calculée. Il souhaitait presque des cris, des hoquets, des coups dans le plancher. Mais rien que ce beau visage lisse où la tendresse a pris ce soir un éclat inusité.

Au moment où il prend congé, il ne peut s'empêcher de murmurer : « Vraiment, tu es ravissante, ce soir ! » et il lui met un baiser rapide sur les lèvres, exactement comme tous les autres soirs. Il ajoute : « A demain, ma chérie. » Adrienne reste un bon moment clouée devant la porte que Laurent a refermée derrière lui. Elle se demande s'il a vraiment dit « à demain, ma chérie », si elle n'est pas le jouet d'un rêve. Mais non ! D'ailleurs, Laurent est obligé de revenir : il a oublié son écharpe au portemanteau.

Adrienne est surprise d'avoir aussi bien dormi. Il n'y a pas eu l'ombre d'un nuage sur l'étendue brillante de son sommeil. Elle se met au travail comme n'importe quel jour. Elle parvient même à chantonner un peu sur le rythme de la machine à coudre. Ensuite elle s'apprête pour les courses. Juste au moment où elle met son chapeau devant l'armoire à glace, voici que renaît le mal : cela vient du fait qu'elle ne se reconnaît plus. Déjà déserté par l'amour de Laurent, son visage est blanc, tendu, et les yeux brillent durement au fond de deux trous noirs. Ce visage étranger descend le courant du miroir telle une vieille fleur dont personne ne veut plus.

La concierge lui dit bonjour et raconte par le menu le film qu'elle a vu la veille. Adrienne souffre de plus en plus. Il fait très beau. La lumière dérape sur les toits, au long des trottoirs, sur la Seine, avec des grincements d'or et d'argent, et les platanes soufflent vers le ciel la fine haleine de leurs feuillages. Adrienne s'assied sur un banc et se met à sangloter. Elle vient de découvrir avec horreur que son amour se nourrissait aussi de tout ce qui n'est pas Laurent : du visage gras et borné de la concierge, d'une marche allègre à travers la ville, d'un étalage de maraîcher, du grondement d'un autobus, d'un sourire de petite fille capté au passage. Il va falloir maintenant, avec une application forcenée, arracher, gratter la peau éclatante de cet amour désormais inutile. Il va falloir désensorceler les arbres, refuser les miroitements tièdes de l'eau, les cris des enfants... Le soir est long à tomber. Adrienne, blottie derrière la fenêtre, guette les mouvements noirs et granuleux de la rue. A huit heures exactement, elle reconnaît la silhouette de Laurent dans la foule. Il court. Il est léger. Sa tête un peu renversée accroche les reflets du crépuscule. Il est heureux à rebours. Malgré l'élan de son corps pressé de rejoindre Adrienne, il est heureux en arrière d'elle, loin, loin, heureux de cet avenir qu'il choisit aux côtés d'une inconnue appelée Dorothée de la Roche. Il lui en a parlé souvent, de cette Dorothée : elle est plus âgée que lui — mais pas tellement, tient-il toujours à préciser — fort riche et ambitieuse. Avec la fortune de Laurent, qui est coquette, et celle de Dorothée, il y a moyen de faire des choses, suppute Adrienne dont le cœur bat à se briser.

Il entre comme d'habitude, après avoir fouillé maladroitement la serrure dont il ne parvient jamais à trouver le trou. Il embrasse Adrienne en l'appelant « mon petit oiseau », puis se met à son aise, ôte son veston, arrache sa cravate, gratte les poils frisés de son thorax et s'étend sur le divan. Il raconte sa journée. Il rit, il s'anime. Il oblige Adrienne à s'allonger près de lui et à se raconter, elle aussi. C'est donc ça, un amour qui finit ? Rien n'est dit, rien ne semble changé, et cependant sous l'ardeur des paroles gît un silence déshérité. « Nous sommes deux morts », songe Adrienne. Laurent se frappe soudain la cuisse et s'écrie :

« A propos, ma chérie, la semaine prochaine, nous rendrons visite ensemble à Dorothée. Je lui ai dit que tu étais ma cousine et que tu désirais la connaître.

— Parfait, » s'entend répondre Adrienne dans une sorte de vertige d'inconscience.

Elle ne sait plus très bien qui elle est ni où elle va. Après tout, pourquoi ne pas se réjouir de rencontrer la femme éblouissante qui vient de lui arracher le cœur de son amour ? Elle observe Laurent sous ses paupières baissées. Il est content comme un enfant. Ses cheveux drus, ses oreilles cramoisies, l'ourlet gourmand de sa bouche font innocemment corps avec sa joie. On ne peut que pardonner à l'innocence.

Le lendemain, le surlendemain et tous les jours qui suivent, Laurent revoit Adrienne. Il n'est question, bien sûr, que de conversations animées sur les projets de Laurent : ses parents lui offrent en cadeau de mariage leur maison d'Auteuil, ravissante, un peu délabrée, mais retirée au fond d'un jardin plein d'arbres. Il va falloir la repeindre de fond en comble, retapisser chaque pièce et la meubler agréablement. L'avenir de Laurent se consolide ainsi, soir après soir, au fond de ses yeux pailletés de joie. Il plonge son regard dans celui d'Adrienne, afin de partager cette joie en frère. Il tient la main de la petite couturière serrée dans la sienne, car il ne peut pas encore se passer de sa chaleur, nourriture fine et succulente. Au prix d'un léger effort, Adrienne pourrait se leurrer, mais, comme elle est honnête, elle refuse de faire un pas vers le plus doux des mensonges.

Le soir de la visite, Laurent surveille la toilette d'Adrienne. Il veut qu'elle pavoise : sa plus jolie robe, son chapeau de paille, ses souliers fins. En même temps il la prie de se dépêcher : ils sont en retard, et Dorothée, de santé délicate, n'aime pas attendre. Adrienne est si énervée qu'elle fait craquer sa jarretelle à la dernière minute. Laurent lui cherche noise. Dans le taxi, ils se réconcilient, car la soirée est vraiment trop suave pour continuer à s'en vouloir. Par-dessus la Seine et ses rives hérissées, s'ouvre l'immense turquoise du ciel. Les falaises endormies des beaux quartiers sont des troupeaux de princesses en robe d'or. Adrienne a mal au creux de la poitrine comme le jour où elle a passé son examen à l'école professionnelle, douze ans plus tôt. Cependant, plus profond que ce mal, frémit un bonheur aérien, abandonné à lui-même. Dorothée de la Roche habite au sommet d'une maison à moquettes et ascenseur vertigineux. On introduit Adrienne et Laurent dans un salon meublé de fauteuils et de guéridons en or. Des glaces aux riches gueules de monstres avalent l'image des anciens amoureux raidis sur leur siège. Adrienne a des frissons dans les cheveux. Puis on les conduit à une chambre pourvue de poufs et d'un divan aussi large que long. Sur ce divan, parmi des coussins, gît Dorothée de la Roche vêtue d'une robe de satin. Elle tend ses mains à Laurent qui les baise en l'appelant « ma chère amie », puis les tend à Adrienne en un geste de vive amitié. Elle s'excuse de rester couchée, mais elle souffre tellement de la tête ! Le printemps la rend malade, chaque année. Ses bracelets, du poignet au coude, glissent au moindre mouvement. Alors elle se met à regarder Adrienne avec beaucoup d'attention ; et Adrienne lui retourne son regard. Toutes deux, violemment figées, souriantes, dures, s'épluchent, se dépouillent, s'écorchent jusqu'aux moelles. Il n'y a plus face à face au monde que deux femmes, l'une triomphante, riche d'odeurs coûteuses, et l'autre fraîche, savoureuse et bafouée. Elles se sont comprises à la seconde même. Chacune sait mutuellement ce qu'elle arrache et ce qu'elle abandonne. Avec l'implacable absolu des amoureuses, elles tiennent seulement à mettre les choses en ordre.

Laurent se sent mal à l'aise. Il est écarlate, et des gouttes de sueur lui font une petite moustache de rosée. Il rompt le silence, parle de « sa cousine qui habite à l'autre bout de Paris » et « qui travaille comme un pou, de sorte qu'on ne la voit jamais ». Dorothée hoche la tête, Adrienne pétrit son mouchoir. C'est atroce. Après le champagne et les petits fours, la fiancée tortille au milieu des coussins son corps qui est vaste et beau, puis demande à ses invités de la laisser : elle est lasse, elle veut dormir. Elle attire la tête de Laurent pour lui baiser les lèvres. Adrienne contient un cri de tigresse blessée. Ils s'en vont. La nuit limpide agit à la manière d'une pluie de fraîcheur. Laurent a pris le

bras d'Adrienne — il est difficile de se défaire d'une longue habitude — et décide qu'ils vont marcher un peu avant de se quitter. Ils traversent le pont de Passy. L'eau remue des milliers de sabliers de lune liquide. C'est si beau, si triste, qu'ils s'accoudent, d'un commun accord, au parapet. « Que penses-tu d'elle ? demande Laurent, tout pénétré par la majesté nocturne.
— Elle ressemble à un gros poisson d'argent, répond Adrienne sans hésiter.
— Ma fiancée ressemble à un poisson ? répète Laurent, extrêmement surpris. Il est ulcéré. Cela se voit à l'arc méchant que fait soudain son nez. Il va se mettre en colère, c'est toujours par le nez que ça commence. Adrienne éprouve une étrange excitation, joyeuse, oui, qui lui donne des fourmillements dans les lèvres, au bout des doigts.
— J'ai dit : un poisson *d'argent*, précise-t-elle. C'est beau, l'argent, ça brille. Eh bien, avec son corps qui semble fait d'un seul grand muscle qui part du cou jusqu'à la cheville, elle ressemble à un poisson. Un poisson bien ciselé. Quand elle remue, on dirait qu'elle va fouetter l'air. »
Laurent est devenu presque noir, tel un champignon vénéneux dont la chair se brise. « Tu es infâme, finit-il par murmurer d'une voix étranglée.
— Mais voyons, Laurent, comprends bien. C'est un compliment extraordinaire que de comparer une femme à un poisson. Pas de ventre, pas de graisse, pas de peaux molles... »
Laurent pousse un grognement furieux. Ça y est, la colère éclate. Il arrache le chapeau de paille sur la tête d'Adrienne et le jette dans le fleuve. Ce n'est là que le simulacre d'un geste beaucoup plus grave : en réalité, c'est Adrienne elle-même qu'il vient de précipiter par-dessus bord. Elle pousse un petit cri en se voilant la face. Lorsqu'elle écarte les mains, elle est toute seule sur le pont. Très loin décroît le pas de la colère outragée. Elle voudrait appeler Laurent, mais elle n'ose pas. Elle essaie de courir sur ses talons trop hauts : elle se tord les chevilles. Ivre de chagrin, elle prend le chemin du retour. Elle marche, marche à travers le Paris tendre et léger qu'elle aimait tant lorsqu'elle était heureuse. Elle n'a plus d'yeux, plus d'oreilles. Elle n'est plus qu'un cœur dilaté par la souffrance et le regret. Lorsque enfin elle atteint son petit logement, elle s'abat sur son lit, mord l'oreiller, tord les draps dans ses poings en gémissant : « Maintenant tout est vraiment fini ! »

Une semaine passe. Laurent n'a pas reparu. Morne petit fantôme, Adrienne poursuit sa tâche ardue de vivre. Et voici qu'un samedi vers deux heures, alors qu'elle achève de ranger sa vaisselle, une clé maladroite, blessante, cherche à trouer la serrure. La porte s'ouvre, Laurent est là. Il a maigri. Il est fatigué. Ses cheveux collent à ses tempes. Et de plus il a son air méfiant des mauvais jours. Adrienne réprime l'élan qui la jette vers lui. On a sa fierté. Laurent lui tend un grand sac en papier qu'elle ouvre : il contient un chapeau de paille orné d'une pivoine blanche.
« Je tenais à te rendre ton bien, explique-t-il sur un ton bougon. Il feint de ne pas voir se défaire le visage de son ancienne amie. Il a mal. Ils ont mal, tous les deux ensemble, pour la première fois. Adrienne dit merci. Elle essaie le chapeau. Il est trop étroit ; sur sa tête, il ressemble à une meringue. La mesure du désespoir est comble.
— Ah ! oui, je voulais te prévenir que tu peux l'échanger s'il ne va pas », ajoute Laurent avec une fausse désinvolture.
Ils restent un bon moment silencieux, absorbés par les soins de leur propre dignité, puis Laurent se prépare à partir. Pourtant il hésite. Il tournique. Enfin il se décide : « Écoute, Adrienne, je suis obligé de choisir la couleur des papiers et des boiseries pour la maison. Tu me connais : je n'ai pas d'idées. Veux-tu m'aider ? »
Elle répond oui très vite, assez lâchement d'ailleurs. Pour l'heure, rien ne lui paraît plus important que de garder contact avec l'infidèle. Elle refoule une envie de lâcher une méchanceté à propos du poisson d'argent. « Dorothée n'est donc pas capable de choisir elle-même ? se borne-t-elle à demander.
— Dorothée est toujours couchée », répond-il sobrement.

Le lendemain, ils se rendent à Auteuil pour qu'Adrienne visite la maison. Elle la parcourt de son allure rapide, légère. Laurent a peine à la suivre. Elle monte et descend l'escalier, ouvre portes et placards, se recueille au seuil de chaque pièce. Si son visage reste grave, son cœur s'est mis à chanter pour elle seule. Elle a toujours rêvé de décorer une jolie maison, de la rendre douillette, intime. Et voici que ce rêve se réalise. D'une manière inattendue, évidemment, puisqu'il s'agit de préparer le nid d'une autre. N'importe. Grâce à un vigoureux effort de volonté, Adrienne parvient à écarter ce détail. Peu à peu, ses gestes prennent de l'assurance, sa voix éclate à travers la maison vide.
« Ici, Laurent, explique-t-elle, ce sera le salon. Puisqu'il est situé au nord, il faut des tissus chatoyants. Il faut qu'il crée son propre soleil. La salle à manger sera blanche, nue, discrète. Votre chambre à coucher, je serais d'avis qu'on en fasse une folie, avec des trucs chinois, des capitons, une infinité d'objets de mauvais goût.
— Nous ferons chambre à part, coupe Laurent. Dorothée veut dormir seule. »
Sous l'angle décoratif, Adrienne est déçue, mais son enthousiasme renaît à la perspective d'un minuscule boudoir circulaire — au sommet du clocheton — qui sera le repaire personnel de Dorothée. Adrienne décrit par le menu la place de chaque futur meuble, de chaque embrasse de rideau, de chaque bibelot. Laurent approuve, mais il reste mélancolique, nettement dépassé par les événements. Adrienne devient toute rouge : « J'usurpe les pouvoirs du gros poisson d'argent, n'est-ce pas ? murmure-t-elle, interdite et gênée.
— Tu n'usurpes rien du tout, répond Laurent. Le gros poisson d'argent s'en fiche, pourvu qu'il ait de quoi dormir, manger et rêver. »
L'après-midi tire à sa fin. Les anciens amoureux s'en vont bras dessus, bras dessous. Laurent monte chez Adrienne pour boire son café rituel, puis ils conviennent d'un rendez-vous pour la semaine suivante.
Adrienne dort mal. Elle passe sa nuit à peindre, pousser des meubles, dérouler des tapis, composer, défaire, recommencer. Le jour dit, elle est prête bien avant l'heure. Elle est si impatiente qu'elle descend guetter Laurent sur le trottoir. Ils gagnent le quartier des antiquaires, ils achètent, font livrer. Ils s'entendent avec les maçons, les peintres. Les jours passent. Le bonheur d'Adrienne va croissant. Cette maison devient sa créature. Elle refuse de penser à autre chose qu'à ce merveilleux présent de bâtisseuse qu'involontairement lui a offert le pauvre Laurent. Oui, on peut le dire : le pauvre Laurent. Car son trouble et sa tristesse croissent dans la mesure de la joie d'Adrienne.
Le printemps mûrit, se détache ; l'été éclate, feuillu, ventru de chaleur et d'immobilité. « Tu ne trouves pas que l'été est une saison affreuse ? » gémit un soir Laurent au retour d'une course du côté du Faubourg-Saint-Honoré.
Adrienne n'est pas de cet avis. Occupée à déballer d'admirables poignées de portes vénitiennes, elle rit, bat des mains, chante à pleine gorge sur l'air de : « Poussez, poussez l'escarpolette », puis déclare qu'il leur faudra dénicher un lustre à pendeloques de cristal digne de ces merveilles. Laurent dit encore oui en s'épongeant le front.
Fin juillet, la maison d'Auteuil est prête. Mais les deux vieux amoureux ont fourni un tel effort qu'ils ne voient plus clair dans leur œuvre. Ils éprouvent un peu d'écœurement, une lourde fatigue. Laurent annonce alors qu'il va quelques jours à la campagne chez ses parents. Au retour doit avoir lieu le mariage.
Adrienne reste seule dans son petit appartement. Sa joie l'a quittée sans crier gare, et la voilà qui se laisse noyer par des pensées désagréables, mesquines. Elle s'en défend à peine. Ça l'aide à mieux apprendre la solitude et l'abandon. Paris au mois d'août, torride et creux, ressemble à son âme. Elle s'applique à dormir beaucoup, à peu travailler, à errer dans les squares où des couples d'amoureux semblent les derniers survivants d'un monde détruit. Le temps suspend son vol, comme dit un certain poète, mais entre les rives de ce temps se creuse un abîme. Adrienne se regarde beaucoup dans son miroir. Elle se hait. Elle essaie des coiffures en saule pleureur, fait filer ses bas, exprès, et accroche sournoisement ses talons dans l'ourlet de sa robe pour la découdre, afin de ressembler à une clocharde. Elle médite aussi de se laisser mourir de faim. Elle imagine Laurent découvrant son cadavre défraichi ; Laurent pris de remords et décidé à expier ; Laurent avalant un poison impardonnable pour venir expirer à ses côtés. Adrienne sanglote sur l'image de sa propre dépouille jusqu'à ce que son corps repu de chagrin soit vidé de toutes ses larmes, passées, présentes et futures.

Laurent débarque un matin sans prévenir. Les choses ne se passent pas comme Adrienne l'avait espéré : elle n'a pas réussi à mourir de faim et, visiblement, Laurent ne désire pas s'empoisonner. Son séjour à la campagne a

dû lui faire un bien extraordinaire. Elle lui demande sèchement s'il est heureux. Oui, répond-il, très heureux.

« Et le gros poisson d'argent se porte-t-il bien ?

— Le gros poisson d'argent se porte admirablement. En revanche, ta mine à toi ne me plaît guère, mon oiseau », ajoute Laurent, les sourcils froncés.

Il oblige paternellement Adrienne à se faire une beauté, car il veut l'emmener déjeuner. Ensuite, ils iront faire un tour dans la maison d'Auteuil afin de s'assurer que tout est parfaitement en ordre avant le grand jour. Adrienne obéit comme une automate. L'autre Adrienne, la sauvage, la jalouse, ne peut que suivre avec stupeur l'aberrante passivité d'une femme qui porte son nom mais ne lui ressemble pas. Une langueur vaporeuse estompe les formes desséchées par la canicule. La Seine préserve entre l'air et son eau un intervalle de pureté où l'on souhaiterait s'anéantir. Les berges sont lointaines, le ciel diffus.

« Ça sent l'automne, dit Adrienne.

— Ça sent l'automne », répond Laurent, qui lui serre le bras avec fougue.

Adrienne souhaiterait d'être dégoûtée par le cynisme de cet homme : elle ne peut que s'abandonner au fil d'une indifférence complice. Ils font un bon déjeuner du côté de l'Alma. Le restaurant est plein, il y a des fleurs un peu fanées sur les tables, mais les femmes sont jolies et les hommes très gais.

« A ta santé, dit Laurent en levant son verre.

— A la santé de ton mariage », réplique Adrienne qui vide le sien d'un trait.

L'été s'épanouit maintenant au fond d'elle-même. Des roses brûlantes poussent à l'intérieur de son corps et même au centre de ses prunelles. Quand elle se lève, elle a maîtrisé son amertume. Elle n'envie plus le bonheur de personne et elle aime assez Laurent pour réaliser enfin, brutalement, l'immensité de son sacrifice. Elle parvient à l'interroger sur Dorothée : sa robe de mariage sera-t-elle belle ? Trouve-t-elle agréable son intérieur ? Très belle. Très agréable. Tout le monde est enchanté.

La maison d'Auteuil, derrière son rempart de feuillages, étincelle de blancheur calme. Au fond d'un frais couloir, on aperçoit un bout de jardin. Laurent et Adrienne suspendent leur chapeau au vestiaire — Adrienne fait bouffer ses cheveux — puis entrent au salon. Les baies s'ouvrent sur la terrasse à marquise vitrée. La brise souffle, les rideaux bougent et des reflets s'animent au fond des miroirs, au flanc des vases, sur les plats d'argent. Alors une sorte de très vieux bonheur, mille fois vécu et mâché en rêve, s'empare d'Adrienne. Laurent apporte un plateau chargé de choses tintantes et glacées. Son merveilleux sourire, ses belles mains, ses gestes forts sont le mouvant pilier de ce bonheur plein d'éternité.

« Veux-tu te reposer un peu ? » demande-t-il. Oui, elle veut bien. La chambre à coucher est décidément très réussie. Sur un fauteuil attend une robe d'intérieur en mousseline qu'Adrienne s'étonne à peine de revêtir. Voilà. C'est ainsi que la vie a toujours été. C'est ainsi que la vie aurait dû être pour toujours. Elle ferme les yeux et serre les dents. Lorsqu'elle ose regarder l'homme en face, elle remarque qu'il se tient courbé comme s'il avait mal, lui aussi. Et il fait une grimace d'enfant perdu qui lui donne à la fois un air très jeune et très vieux. Il paraît guetter l'irruption de quelqu'un ou de quelque chose. Ça dure longtemps. Les ombres tournent sur le parquet. La brise tombe. Un ciel de colchique rampe dans la pièce, tel un chien couchant. Enfin Adrienne se lève et dit :

« A présent, il faut que je m'en aille. Je n'ai vraiment plus rien à faire ici. »

Peut-être sont-ce justement les paroles que guettait Laurent ? car le voilà qui se redresse d'un bond, les yeux chargés d'éclairs, la bouche tremblante.

« Non, » dit-il avec fureur.

Il prend Adrienne dans ses bras et répète « non, non, non » d'une voix forcenée. Et puis :

« Il m'est impossible de te quitter. »

Et puis encore :

« C'est toi qui seras ma femme. Cette maison est la tienne. J'en suis sûr maintenant. Elle ne peut vivre que par toi et pour toi.

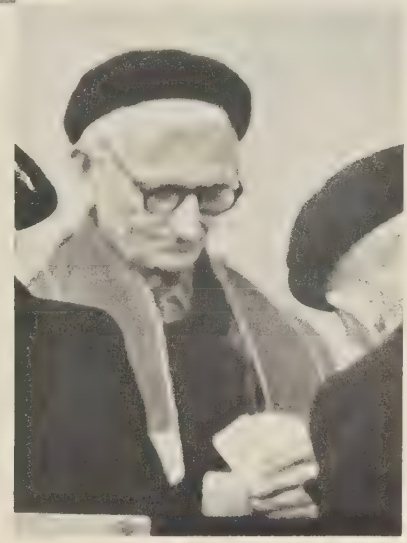
— Et le poisson d'argent ? proteste Adrienne.

— Il n'est plus question du poisson d'argent mais de toi ! » hurle Laurent dont la voix soudain recule, car Adrienne est en train de s'évanouir...

A travers l'inconscience qui la rend si lasse, si inconcevablement heureuse, elle n'a plus peur : elle sait avec ses mains, sa bouche, son corps et son âme emmêlés, elle sait qu'elle a désormais le droit et le devoir de s'abandonner à Laurent pour toujours.

Illustrations de Luc Simon.

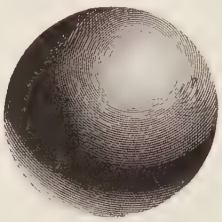
A quoi jouent les hommes



Ne sourions pas en voyant de graves messieurs jouer au croquet dans les allées du Luxembourg, manœuvrer un cerf-volant avec une application de petits garçons, faire une belote sous un parapluie ou monter une garde jalouse autour du chemin de fer électrique de leur fils. Ne nous pressons pas de déclarer, d'un ton supérieur, qu'ils auraient mieux à faire pour meubler leurs loisirs et enrichir leur esprit. Les sages des temps modernes ne sont-ils pas ceux qui, dans la vie trépidante de Paris, savent s'isoler et de naïfs plaisirs et prolonger jusque dans l'âge mûr les enthousiasmes de l'enfance ? Ceux qui, renonçant de leur plein gré aux formes dangereuses du jeu — comme les courses ou la Bourse, comme l'automobile, ce hochet d'homme, prétexte à tant de folies, ou comme les sports poussés si souvent au-delà des forces normales — se groupent sans distinction de classe ou de fortune, dans le seul dessein de se distraire. Paris fourmille de petits clubs et de sociétés dont les présidents au front parfois dégarni, et ayant derrière eux toute une vie d'efforts, lancent le cochonnet dans un square ou poussent un bateau sur le bassin des Tuileries. Et, de l'avis des psychiatres, beaucoup d'hommes se libèrent ainsi de certains complexes et acquièrent un équilibre plus que jamais indispensable à la vie sociale.

Chaque jour, les joueurs de belote se réfugient dans le jardin du Luxembourg, à l'abri du vent, contre un mur. Chaque jour, ils se retrouvent pour goûter, loin du monde, des émotions toutes simples que reflètent leurs visages.

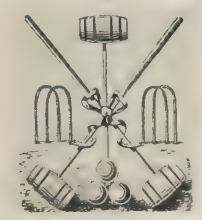
Sous les arbres du bois de Boulogne, près de la porte Dauphine, les amateurs de pétanque se retrouvent à toute heure du jour. Ils n'ont pas besoin de se connaître pour engager une partie. Retraités, ouvriers, hommes d'affaires se confondent en leurs moments de loisirs. Ailleurs, sur l'esplanade des Invalides, dans le Jardin du Luxembourg, sur les boulevards extérieurs, est pratiquée la boule lyonnaise, plus sportive, qui passionne ses adeptes.



Par une allée de jardin...

Voici tout d'abord les joueurs de belote qui tiennent leurs assises dans les jardins publics ou les squares : Luxembourg, bois de Boulogne, Batignolles. Insensibles aux intempéries, ils changent seulement d'aspect avec les saisons, comme des plantes bien enracinées ; l'hiver les couvre de passe-montagnes et violasse leurs doigts ; l'été leur apporte les chemises sans manches et les bouffées de chaleur. Ayant fait du banc ou de la chaise le radeau de l'évasion, ils se refusent à plonger de nouveau dans l'océan agité de la vie ; les cartes leur fournissent en réduction les joies et les angoisses utiles à leur appétit quotidien. Et les courants d'air des places publiques sont pour eux le vent de la liberté ; le vent qui les pousse loin du logis trop étroit ou de la femme acariâtre. S'ils avaient possédé quelque argent de poche, ils auraient été avec tant d'autres lancer leurs cartes sur la table d'un café ; mais ils se seraient peut-être fixé un enjeu et auraient perdu leur sérénité. Quelques-uns pratiquent le bridge, dont la vogue s'étend progressivement à toutes les couches de la société ; des salons et des clubs où il aide les gens aisés à tuer le temps, il gagne les bancs — alors que la belote perd du terrain en dépit des efforts tentés par Joséphine Culberson pour l'anoblir. Les échecs ont aussi leurs fervents qui se retrouvent les uns dans les arrière-salles des grandes brasseries, les autres en plein air, et plus particulièrement dans les jardins du Muséum. Silencieux, immobiles, grelottants ou congestionnés, les adeptes s'enfoncent dans une stratégie qui les console souvent d'être des vaincus dans la vie professionnelle ou conjugale.

Un peu différent est l'état d'esprit des amateurs de croquet et de boules. Les premiers ont pour refuge le jardin du Luxembourg ; malgré leurs moustaches blanches, leurs bottes éculées d'officiers en retraite ou leur pantalon rayé d'anciens fonctionnaires, ils restent farouchement attachés au jeu de leur enfance, avec la sensation, peut-être, de retenir leur jeunesse. Les seconds ont des prétentions de sportsmen ; 190 000 d'entre



Dans les allées du Luxembourg, des hommes font leur partie de croquet : un des derniers refuges de ce jeu qui eut jadis tant de vogue. Avec un imperturbable sérieux, sans se soucier de la turbulence des enfants qui ont pris possession de tout le reste du jardin, ils « passent » les arceaux et « croquent » les boules. Ils emploient le maillet court tenu à la manière d'une crosse de hockey et qu'ils rangent le soir, comme un objet précieux, dans un coffre fermé.

s'en vont les complexes.

eux sont en France affiliés à des Fédérations et se vantent de pratiquer un jeu national ; mais, en fait, ils demandent à la boule bien autre chose que les affres de la compétition. Venue des mails du midi, celle-ci leur apporte tout d'abord dans son sillage un peu de la bonne humeur méridionale ; de l'esplanade des Invalides au Palais Royal, de la porte Dauphine au bois de Vincennes, devenus des lieux de rencontre permanents, fuse un langage étrangement dérivé du provençal et de l'argot parisien. Puis elle leur permet de s'imposer par l'adresse et de faire équipe ou de se mesurer avec des gens que les circonstances ou la valeur ont souvent placés au-dessus d'eux. Et certains y trouvent inconsciemment une revanche aux injustices de la vie ; en voiture ou à bicyclette, en veston bien coupé ou en bleus de travail, n'ayant de semblables que leurs deux boules métalliques enveloppées dans le rituel chiffon de laine, ils sont libérés de certains complexes : la pétanque et la lyonnaise effacent toutes les inégalités sociales ; pour le comprendre il suffit de les voir arriver.

Sur le polygone de Vincennes, des messieurs jouent au cerf-volant sous les yeux admiratifs des enfants qui ont hâte de vieillir pour prendre en main la ficelle. Ce ne sont pas des amateurs d'un jour, mais les membres du club des Cervolistes, ayant une technique et un matériel éprouvés ; adeptes d'un jeu qui, jadis scientifique, eut son rôle dans les débuts de l'aviation, ils sont fiers de tenir tête aux éléments sans quitter leur pliant et de conduire dans l'espace, du bout des doigts, le fantasque coursier de toile et de bois qu'ils ont construit. Un treuil est fixé sur le porte-bagage de leur vélomoteur, maintenu debout par des cordes et des pieux. Le long du fil, montent parfois des parachutes, des ombrelles qu'un ingénieux dispositif libère à l'arrivée ; et nul doute que les vieux joueurs continuent de se raconter à eux-mêmes, comme ils le faisaient enfants, quelque épisode d'une guerre imaginaire ou du siège de 1870. « La passion du cerf-volant, déclare l'un d'eux, est

transatlantiques, les bateaux de guerre, de pêche et de transport exécutés avec tant de précision que l'on croit survoler une flotte lilliputienne. Seul, l'équipage fait défaut, remplacé par des mains géantes qui manipulent avec tendresse les délicates commandes. A plat ventre sur la margelle, des « armateurs » de tous âges, participant aux compétitions inter-clubs, sont prêts à pousser vers l'aventure des bâtiments

C'est à un fil que tient...

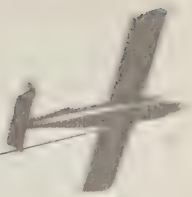
tyrannique ; toutes mes économies servent à améliorer mon matériel ; et je ne pourrais plus me passer d'un jeu dont les non-initiés sont incapables de saisir toutes les subtilités. »
Les membres du club se donnent un peu l'allure de pionniers à l'égard de ceux qui, passionnés de vitesse, mettent au point des avions en réduction entraînés à d'effarantes allures par de minuscules moteurs à essence : étranges pilotes d'essai qui, les pieds au sol, à côté d'une valise-atelier, connaissent toutes les émotions du vol. Debout au centre d'une piste circulaire en ciment, ils tiennent leur appareil en laisse au moyen d'un double câble dont l'un commande les ailerons. Lorsque l'hélice est lancée, l'appareil roule, prend de la vitesse, décolle et évolue au gré de son pilote à une allure qui peut atteindre 125 kilomètres à l'heure : record obtenu par un médecin de Toulouse, battant ainsi les Italiens dont l'avion s'était brisé en vol à l'instant du décollage.
Beaucoup d'amateurs construisent eux-mêmes leurs bolides ; d'autres se contentent de les mettre au point sur les pistes des divers clubs parisiens. Mais tous ont la passion d'un jeu qui leur donne l'illusion de la réalité et met à leur portée un monde qui devrait leur être fermé. Ce besoin d'exploiter une habileté manuelle, un sens de la mécanique et, d'une manière générale, des qualités que ne requiert pas toujours la profession suffit à expliquer la vogue grandissante des modèles réduits.

A dates fixes, le bassin des Tuileries se transforme en une rade en miniature où croisent d'impétueux hors-bords parmi les

Chaque dimanche, sur le polygone de Vincennes, des messieurs jouent au cerf-volant. Ils ont bien entendu construit eux-mêmes leurs appareils dont ils emportent avec eux toute la gamme, choisissant l'un ou l'autre suivant les conditions atmosphériques. Un jeu, certes, mais que les membres du club des Cervolistes pratiquent avec le plus grand sérieux, et certains même avec passion.

dont les moteurs déjà vrombissent : reproductions intégrales d'unités existantes ou disparues ayant parfois la valeur de véritables pièces de musées mais qui restent pour eux les plus beaux jouets du monde : ceux qu'ils ont construits de leurs mains. Un médecin connu s'est spécialisé dans la marine à voile des siècles passés parce qu'elle concrétise mieux cette aventure dont les circonstances l'ont frustré ; parce qu'à

... l'amour-propre.



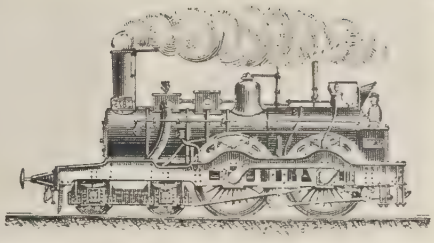
D'autres se passionnent pour le modèle réduit d'avion que propulse un petit moteur monocylindrique de grande puissance. Après avoir acheté ou construit leur appareil, les « pilotes » le mettent longuement au point, en étudiant à fond les combinaisons de carburant. L'avion est tenu et dirigé du centre d'une piste circulaire par un double cable métallique. Ce n'est pas un jouet d'enfant.

partir de l'instant où l'une de ses caravelles est mise en chantier il oublie ses soucis et ses fatigues. La Varende connaît le même délassement.
Parfois le bateau est téléguidé. De la rive, il est conduit à travers les écueils. Et c'est, après le patient travail de mise au point, l'interminable jeu dont l'homme ne se lasse pas.

On imagine mal de respectables présidents de conseils d'administration, des chefs d'industrie, des hommes de lettres ou de science, pressés de rentrer chez eux pour se précipiter à quatre pattes dans leur salon et jouer avec le train électrique de leurs enfants. Cependant, le cas est fréquent et l'on compte en France près de cinq mille amateurs appartenant à tous les milieux et pour la plupart affiliés à des clubs. Au début, le métier de père est une bonne excuse ; il permet, en multipliant les récompenses, d'enrichir sans cesse le réseau de nouveaux

Dans un bassin... l'aventure.

Dans le bassin des Tuileries ont lieu presque tous les dimanches matin des épreuves de modèles réduits de bateaux. Des hommes qui ont, pendant des mois et parfois des années, occupé tous leurs loisirs à reproduire des bâtiments anciens ou modernes connaissent les affres de la première traversée ou de la course. Nous voyons, ci-dessus, une reproduction exacte, à petite échelle, de « Normandie ». Ci-dessous : le départ d'une épreuve de direction, la traversée devant se faire sans déviation. Les tempêtes ne sont pas à redouter.
(Reportage photographique Pierre Jahan).



Les amateurs de chemin de fer électrique sont innombrables. Ci-dessus le réseau établi par Gabriel Bouillon, professeur au Conservatoire de musique dans une pièce de son appartement. Une cloison mobile met directement sa « salle de jeu » en communication avec son bureau de travail. Ci-dessous un groupe d'amateurs, n'ayant pu disposer de place dans leurs appartements pour se livrer à leur passe-temps favori, ont installé un réseau — qui compte parmi les plus perfectionnés de notre temps — dans une baraque de la zone

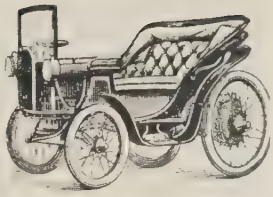
Par monts et par vaux... entre quatre murs.

accessoires. Ce sont là les signes avant-coureurs d'une passion qui deviendra de plus en plus envahissante ; le désir de réaliser des installations fixes fera tout d'abord annexer des greniers, des garages, des buanderies et finalement une pièce même de l'appartement qui se révélera très rapidement trop petite. Le train s'échappera alors par des tunnels percés dans les cloisons et s'élancera dans les couloirs ; il bénéficiera d'une installation entièrement automatique, s'agrémentera d'ouvrages d'art et de paysages. « Mon premier réseau monté sur la moquette du grand salon, a écrit dans la gazette « Modélisme » Gabriel Bouillon, professeur de violon au Conservatoire, me permettait avec mes amis de me réjouir du spectacle des trains contournant les pieds de table avant d'atteindre le dépôt des machines dont le butoir était un des pieds d'une commode... Maintenant, le réseau a été monté à la hauteur du sternum. » La gare principale comprend quinze voies ; un dispatching lumineux donne la position des trains à tout moment, comme sur le parcours Paris-Lyon. Gabriel Bouillon est de ceux qui ne construisent pas leur matériel mais se contentent de l'acheter à des spécialistes et de l'adapter à leurs besoins. C'est aussi le cas de Roger Bersot, un ambulant, qui passe une moitié de son temps dans les trains postaux et l'autre dans deux petites soupentes où il a reconstitué, avec son frère, les paysages des lignes qui lui sont familières : extraordinaire ensemble exécuté avec un souci du détail et de l'atmosphère qui s'étend jusqu'aux arbres et aux personnages. La gare terminus occupe une des pièces qui communique avec l'autre par des tunnels. Le réseau comprend 100 mètres de voies ; un kilomètre de fils électriques assure l'automatisme total de la signalisation et du dispositif de sécurité.

Une autre catégorie d'amateurs est celle des modélistes dont le plaisir réside moins dans le jeu que dans la fabrication du matériel et qui reproduisent tous les types de locomotives ou de wagons avec fidélité pour en faire des objets de vitrines. Cet étrange attrait pour le chemin de fer a des causes multiples : pour les uns, il n'est sans doute que la survie d'un désir d'enfant enfin assouvi ; pour d'autres, il réside dans la joie d'organiser, de créer et de commander ; pour d'autres enfin, il satisfait à un souci de perfection qui n'a pas trouvé l'occasion de se manifester dans la vie courante.

Il y a enfin les amateurs de voitures de course : ceux qui se croient une âme de pilote et qui, pour se consoler des lenteurs

Un postier de la S.N.C.F., Roger Bersot, occupe tous ses loisirs à reproduire les tronçons de la ligne qui lui est familière. Dans deux soupentes réunies entre elles par des tunnels et ne mesurant dans leur ensemble que 7 mètres sur 3,50, il a construit un réseau qui bénéficie des trouvailles les plus récentes de la technique ferroviaire. Le paysage ci-dessous, qui semble être pris entre Paris et Dijon, n'est qu'une réalisation de Roger Bersot à l'échelle de 23 millimètres par mètre.



du vélomoteur ou de la guimbarde du dimanche, ont acheté ou fabriqué un bolide à la mesure de leurs moyens et de leur sagesse : un engin de 30 centimètres de longueur, muni d'un petit moteur monocylindrique de 2,5 à 10 centimètres cubes dont la puissance peut atteindre un cheval et demi et entraîner la voiture à plus de 200 kilomètres à l'heure. L'écurie de course tient dans un placard ; l'atelier est un établi caché dans un coin de l'appartement. Seule la piste exige des installations plus coûteuses qui sont prises en charge par des clubs ; elle se compose d'une aire circulaire mesurant quelque 30 mètres de diamètre, entourée d'un solide grillage protecteur et ayant en son centre un axe vertical auquel est fixé un câble relié à la voiture.

Des courses à la montre ont lieu fréquemment où le mécano pilote connaît, sans mettre aucune vie en danger, toutes les émotions du coureur et trouve ainsi l'occasion de prouver ses qualités techniques.

Il existe à Paris bien d'autres groupements dont le seul but est de permettre à des hommes de s'adonner à un passe-temps nécessaire à leur équilibre. De leur enfance ils ont gardé l'habitude de bâtir des rêves autour d'un jouet ; et au cours de leur vie laborieuse d'adulte ils ont acquis le besoin de l'acte gratuit les libérant de certaines chaînes. ROGER BASCHET.

Le modèle réduit d'automobile est, comme l'avion, tenu en laisse. Muni d'un moteur, il atteint sur piste circulaire en ciment des vitesses qui peuvent dépasser les 200 kilomètres à l'heure. Dans l'atelier de l'un des clubs, les propriétaires de bolides procèdent aux dernières mises au point. La voiture, lancée seule sur la piste, est chronométrée. Pour l'arrêter, il faudra jeter une couverture qui étouffera le moteur.

Sur une piste minuscule, la folie de la vitesse

PIERRE BENOIT

1. Avec « Montsalvat », qui vient de paraître, Pierre Benoit en est à son quarantième roman (1). Une attention charmante de Mme Pierre Benoit permet à l'heureux auteur de faire boire ses amis, à Paris, dans quarante verres portant chacun le nom d'une de ses œuvres (2).

Photographies Pierre Jahan.

ET SES QUARANTE ROMANS

2.

QUARANTE romans, les souvenirs d'autant de voyages, presque autant de projets, un habit d'académicien, une immense gentillesse, l'amour de l'histoire, une femme charmante et tout le bleu du golfe de Gascogne, voilà ce qu'on découvre dans cette villa basque dont le nom seul est assez révélateur : « Allegria ». Allegria avec un A, bien sûr, puisqu'il s'agit de Pierre Benoit. Ce fut plusieurs années après son mariage qu'il s'installa à Saint-Jean-de-Luz. Jusque-là il avait mené la vie vagabonde de ses héros, passant avec eux du palace au campement dans le désert, de Zanzibar ou de l'île Maurice à l'une de ces demeures atlantiques perdues dans les pins et les eaux, où toujours souffle le vent qui attise les passions. Son appartement à Paris lui servait exactement de pied-à-terre. Il lui était impossible, il lui est toujours impossible, d'y écrire. Tout au plus peut-il y rassembler les documents d'un passé dont le romanesque l'emporte souvent sur la fiction. « Le roman est fait pour rendre la vie vraisemblable », dit-il, et il ajoute : « Le roman honnête supprime le hasard. »

Pierre Benoit historien prépare chacun de ses livres plus longuement qu'il ne l'écrit et avec plus de plaisir encore. Pierre Benoit poète rêve longtemps aux drames singuliers qu'il découvre. Plaisir d'étudier, plaisir d'écrire, voilà son secret. Sa facilité apparente est le fruit du métier, qui n'entame pas la conscience. Le scrupule du travail aboutit à ces grandes pages incroyablement nettes, pleines de son écriture aimable et secrète, que M^me^ Pierre Benoit fait relier à mesure, copies définitives auxquelles manquent malheureusement les premiers manuscrits, celui de l' « Atlantide », entre autres. « C'est en mer, dit le romancier, que je travaille le mieux, sans visites, sans obligations, sans téléphone, coupé de tout. Je m'enferme dans ma cabine, en pyjama, j'écris toute la journée, j'en sors le soir. » Le tourisme lui fait horreur. Les escales ne le tentent pas. A Aden, il refusa de voir la ville. Aux Nouvelles-Hébrides, une journée à terre lui suffit pour contrôler l'exactitude des évocations d' « Erromango » et la valeur d'une documentation bien faite. En revanche, dans les contrées qu'il aime, au Portugal par exemple, — il parle de Nazaré, de l'Algarve, en termes délicieux, — sa flânerie n'a plus de fin : il voit le pays, le respire et s'attendrit de la délicatesse du guide d'Alcobaça qui lui montra le sarcophage de Pierre le Cruel sans parler des profanations commises par les troupes de Junot. En Syrie, au Liban, où il a fait de longs et fréquents séjours pour y composer « la Châtelaine du Liban », « Notre-Dame de Tortose », « Saint-Jean d'Acre », nous marchons avec lui dans les pas

3.

4.

ALLEGRIA...

C'est le nom — commençant par un A, comme les héroïnes des romans de l'auteur — de la villa où M. et M^me^ Pierre Benoit passent leurs vacances, à Ciboure. Ancienne ferme basque transformée par les soins de la maîtresse de maison en une demeure sans prétention, mais accueillante aux amis jusque dans l'arrière-saison. Côté mer, la terrasse est protégée des vents par une grande glace fixée dans le mur (**3**). Côté jardin, la dénivellation du terrain met le rez-de-chaussée à hauteur d'un premier étage ; on y accède par une échelle de bateau (**4**).

des Croisés, d'un krak à l'autre, retrouvant partout l'empreinte franque. Il nous rappelle que ces forteresses servaient aussi bien de relais aux hommes qu'aux nouvelles. La découverte de la sainte croix à Jérusalem fut connue dans la nuit même à Constantinople, par un « télégraphe » de feux, allumés de colline en colline. Partout, le film du passé se double pour notre joie d'un roman en cours. Chaque lieu engendre une action. Le pays basque inspire « Aïno », pour lequel Cocteau a fait de merveilleux dessins. Les Landes se projettent dans la forêt balte d' « Axelle »...

Cet amoureux de l'histoire se défend pourtant d'être historien. L'érudition de Pierre Benoit, vivante et fascinante, est toujours contenue par un humour certain. Il suffit de l'écouter parler pour savourer sa malice. La croisière qu'il se proposait de faire au printemps était destinée à l'achèvement d'un livre. Mais comment partir quand « l'Atlantide » prend corps à l'Opéra ? Son créateur ne pouvait quitter Antinéa, née dans les sables du Chéliff, il y a juste cinquante ans, alors qu'elle se prépare à reparaître, plus ensorcelante que jamais, sous les traits de Ludmilla Tchérina.

Durant le dernier hiver, les tempêtes du golfe de Gascogne ont créé autour de lui l'isolement nécessaire à la création romanesque : « Montsalvat » est né. Nous voici encore emportés dans un

voyage à travers le temps, autour d'une très ancienne légende de la chrétienté : la quête du Graal. Cette recherche, restée vaine, d'une coupe où Joseph d'Arimathie aurait recueilli le sang du Christ est une épopée mystique et mystérieuse, murmurée de bouche à oreille et sur laquelle on a plus d'indices que de certitudes. Pierre Benoit a pris le bourdon du pèlerin pour rechercher à son tour le Graal. Il lance des noms avec ferveur, de ces noms qui « ouvrent des portes » : Don Sébastien et Arkas el Kébir, Césarée et la pierre rouge de Valence, Montsalvat et le trésor des Cathares, Montserrat enfin, bien réel en plein XX^{e} siècle, avec ses basaltes hallucinants et sa Vierge Noire, apportée par saint Luc et toujours suspendue au flanc du rocher dans une basilique toute en or...
Les premiers grands voyageurs français appelaient les sauvages des « naturels ». Terme charmant qui saluait une intimité avec la nature que les explorateurs ne possédaient déjà plus. Eh bien, Pierre Benoit est un cérébral parfaitement naturel. Il se moque des vêtements qu'il porte, oublie parfois de dîner, déteste les embarras, n'est incommodé ni par le froid ni par le chaud. Dans le golfe Persique, tout guilleret et un peu honteux, il avouait à un entourage pâmé : « J'aime la chaleur. » Bien qu'il se dise maladroit, il a l'œil précis et tire bien. Il a pourtant abandonné la chasse après avoir écrit « l'Ile Verte ». Si vous avez lu ce récit, vous comprendrez la résolution du chasseur. Désormais, ses passions sont celles d'un sage : la belote, la cueillette des champignons. Il a rencontré M. Bidault

ALLEGRIA...

Un grand hall tient la hauteur de la maison. Aux murs, la pierre a été laissée apparente ; elle s'harmonise avec les vieilles poutres qui soulignent le plafond. C'est là que l'on se tient lorsque la chaleur ou le vent vous chassent de l'extérieur. Une bonne flambée, dans l'âtre duquel on fait cercle dès les premiers soirs d'automne, est le point attractif de la pièce décorée de meubles paysans régionaux (**5**). Un escalier de chêne monte à la loggia-salle à manger, rustique elle aussi. Son plafond est étayé par de grosses poutres laissées dans leur ton naturel (**6**).

5.

6.

à un déjeuner, et, quand tous les convives attendaient des évocations prestigieuses du passé, ces deux spécialistes de l'histoire sont restés fraternellement plongés dans le terreau humide des sous-bois. Pierre Benoit adore discuter le coup avec les gens, — il ne dit pas les petites gens, il dit « les gens », — les chauffeurs de taxi, les bistrots, le facteur. Presque sans l'avoir fait exprès, à force de nonchalance, dirait-on, il s'est trouvé assis sous la Coupole. Ses héroïnes ont envahi l'écran sans qu'il les ait proposées non plus. Mais il y aurait tant à dire sur ces femmes à la fois présentes et voilées, fatales ou plutôt conduites par la fatalité ! Leur cohorte ne le hante pas. Elles s'écartent de lui dès qu'il a écrit le mot « fin », sans toujours dire leur secret. Et si le lecteur s'interroge, s'il veut savoir le mot de l'énigme, le romancier répond avec une candeur parfaite : « Je ne le sais pas moi-même. » N'est-ce pas à propos de M^{lle} de la Ferté, la plus complexe, la plus réticente de ses filles, qu'il a écrit : « Des gens se sont plaints d'être ainsi perpétuellement livrés à leur seules conjectures. J'en suis demeuré un peu surpris. Ne vaut-il pas mieux, dans le roman, ne pas trop mettre les points sur les i ? » Sur cette pirouette, Pierre Benoit s'en va, en plissant des yeux rieurs, nullement accablé par le poids de ses quarante romans.

ANNE DE PENNENDREFF.

7.

9.

ALLEGRIA... ALLEGRIA... ALLEGRIA...

8.

10.

11.

Aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur, M^me^ Pierre Benoit a joué avec les couleurs. Le rouge grenat des volets et des stores, dans la gamme du rose des vieilles tuiles du toit, ponctue les façades toutes blanches et repeintes chaque année (**7**). Sous l'escalier qui monte du hall à la salle à manger, divan tendu de deux couleurs comme les coussins réversibles (**8**). Dans l'ancienne cuisine, devenue une salle à manger intime, on a gardé le vieil évier et son carrelage. L'ensemble donne une jolie nature morte locale (**9**). La chambre, au premier étage, est exiguë comme une cabine de bateau, mais très gaie avec ses tissus à fleurs et son armoire dont les panneaux ont été décorés d'oiseaux (**10**). C'est dans son bureau, à « Allegria », que Pierre Benoit s'est laissé photographier avec sa femme. Les murs sont tapissés de livres. La table est un meuble ancien régional dont les fines sculptures sont dues à des artisans du pays. Une opaline pour le bouquet de plumes et de crayons, une jolie lampe en verre sacrifient à la mode des bibelots du XIX^e^ siècle (**11**).

Photographies Jean Velez.

une Mode multiforme

Ouvrir à la fois les yeux sur le paradis terrestre et sur le paradis des dames est une de ces bonnes fortunes que seuls les photographes de mode peuvent nous offrir. Où sommes-nous transportés ? Au jardin des Plantes, dans une galerie sans fin, que vous n'avez sans doute jamais visitée et qui vous fascinera par toutes les espèces animales qu'elle présente dans leur cadre naturel. De ses voyages au pôle Nord et en Afrique-Orientale anglaise, le dernier duc d'Orléans rapporta ces admirables collections zoologiques qu'il légua, en 1926, à la France. Le décor étant planté, et toutes les bêtes de la création s'y trouvant réunies, Eve apparaît. Une Eve habillée par Paris, pour franchir l'hiver 1957-1958.

BALMAIN a choisi le satin blanc pour ce tailleur du soir. La veste vague est appuyée sur les hanches et s'ouvre sur une blouse en mousseline de soie noire. Turban de satin. Six rangs de perles.

DESSÈS joue avec le blanc et le noir. Robe en faille blanche de Strunzi, s'ouvrant sur un fond de velours noir de Léonard. Décolleté bateau.

BOUCHERON expose de magnifiques parures pour le soir. Celle-ci est en diamants et en saphirs. On sait que le bleu est, cet hiver, dans toutes les collections.

MADELEINE DE RAUCH traite en tweed noir et blanc de Lesur cet ample manteau dont le col-écharpe atteint le menton et se rejette en arrière. Six boutons et deux vastes poches plaquées.

Si le nombre des couturiers diminue depuis dix ans — quatre grands ont disparu — ceux qui restent, le « dernier carré », affirment une vitalité rassurante. Le dynamisme des anciens, Dior, Balenciaga, Lanvin-Castillo, Balmain, Dessès, Grès, etc., n'accuse aucune lassitude ; celui des jeunes recrues, Cardin, Laroche, semble les avoir stimulés. Sous le fouet de la concurrence, intérieure et extérieure, puisque des pays comme l'Italie, l'Angleterre, l'Allemagne même, ont essayé depuis quelques années d'enlever à Paris son monopole, voilà qu'une mode est née, d'authentique création, de parfaite technique et de subtiles recherches.

Une mode, c'est peu dire. Chaque couturier a créé la

LANVIN-CASTILLO noue un corsage en satin blanc de Lesage sur un fourreau en organza de satin bleu de Perrier. Ceinture brodée.

CARDIN reprend en bas, par deux départs de plis, l'ampleur de cette robe du soir à jupe courte taillée dans un satin rose de Bianchini.

BALMAIN orne de cinq petits nœuds noirs cette robe du soir blanche, en tulle point d'esprit, au mouvement plongeant dans le dos.

sienne. Il y a peu d'interférences. Cependant quelques notes générales : épaules rondes, taille ludion — elle se déplace tantôt au-dessus, tantôt au-dessous de la ligne naturelle — écourtement (de 40 à 46 cm du sol) des robes de jour et de cocktail ; tissus nouveaux très riches, qu'ils soient de laine chevelue ou de soie brochée ; chapeaux emboîtant la tête et laissant peu de cheveux apparents ; souliers à pointes aiguës et retour de l'escarpin à barrette ; fourrures : vison, lynx, renard, utilisées en ornements de jour comme de nuit.

Les réminiscences, s'il s'en trouve, ne seront sensibles qu'aux hommes qui grisonnent. Certaines robes de crêpe, courtes, plates et souples, certains chapeaux sans bords enfoncés jusqu'aux oreilles leur rappelleront les compagnes de leurs vingt-cinq ans. Autant dire qu'aucune femme ne s'en souviendra et que la mode, de pied en cape, est toute nouvelle.

M. P.

Reportage photographique Gisèle de La Bégassière.

HEIM unit le satin blanc de **Burg** et le lamé or de **Pétillault** sur cette robe plus courte devant que derrière. Une rose à la ceinture.

DIOR attache deux longs pans, qui tombent jusqu'à terre, à la taille d'un fourreau court, tout de gaze blanche brodée argent d'Abraham.

L'ES chefs-d'œuvre inspirés par la chasse sont depuis longtemps le bien de la nation, et le musée de Gien, de formation récente, a achevé de réunir les splendeurs éparses. On y voit maintes toiles d'Alexandre-François Desportes et de Jean-Baptiste Oudry, les deux grands noms qui viennent à l'esprit lorsqu'il est question de peintures de chasse. Tous deux travaillaient dans la magnificence, le premier prenant souvent pour modèles les animaux de la Ménagerie du roi, le second étudiant de préférence les oiseaux et les chiens. A la même époque, d'importantes tapisseries retraçaient toutes les péripéties de la chasse, cependant que les magnifiques tissus de soie exécutés à Lyon faisaient entrer le décor animal dans la grande décoration.

La production du XIXe siècle n'est pas moins abondante. Citons les lithographies d'Edouard Traviès, peintre d'insectes et d'animaux, et celles de Benno Adam, animalier allemand ; les gravures sur cuivre, coloriées au pinceau, de l'illustre éditeur Martinet, rue du Coq à Paris ; l'Imagerie demi-fine de la rue Saint-Jacques ; les lithos de François Grenier, éditées à Paris par Sinett, et celles de Gustave Doré, illustrant *la Chasse au Lion*, du célèbre chasseur Jules Gérard ; l'Imagerie Pellerin d'Epinal ; les modèles de costumes de chasse tirés de la *Revue des Modes de Paris* ; enfin les aquatintes de Hewitt.

Dans les autres domaines, il ne faut pas négliger les assiettes décoratives des fabriques de Creil-Montereau, de Choisy-le-Roi ou de Sarreguemines, éditées en couleurs ou en noir. Du Premier Empire à la Restauration, ces dernières ont été imprimées sur terre de pipe d'après des tailles-douces. De la Restauration à nos jours, ce sont des lithographies sur faïence fine communément appelée « porcelaine opaque ». N'oublions pas non plus les verres de Bohême rouge et or dédiés à la chasse, et les statuettes de Staffordshire ou de Chelsea, dont le marché fut saturé au temps de la reine Victoria. Détail curieux, bien qu'il s'agisse d'une époque si proche encore, il est impossible de déterminer de quelles manufactures sont issues ces faïences d'aspect populaire. L'engouement dont elles ont été l'objet ces dernières années en a rapidement majoré le prix. En parcourant les routes de Sologne, toute vouée pourtant au « noble » art, nous n'avons guère trouvé chez les antiquaires que ces animaux en métal moulé, fabriqués en Allemagne ou en Autriche, qui touchent aux articles de bazar. C'est pourquoi la chasse tient si peu de place parmi les meubles et les bibelots que nous vous présentons ce mois-ci. Mais les vitrines se renouvellent sans cesse, et votre « tableau » peut être plus riche que le nôtre. SAINT-SÈRE.

En Sologne chez les

ANTIQUAIRES

A LA VILLE DU BOIS

Chez Bric-à-Brac : table espagnole du XIXe *siècle (40 000 francs). Sur la table, un pichet en étain du* XIXe *siècle (8 000 fr.). Nègre polychrome sur un socle d'époque Napoléon III (80 000 francs).*

A MONTLHÉRY

A l'Aiguière de cuivre : terrine à pâté polychrome en terre d'Avignon (9 000 fr.).

A ÉTAMPES

Chez R. Dozias : lanternes (18 000 francs la paire).

A PITHIVIERS

Chez Mme Jochaut sujets de chasse en porcelaine de Saxe (de 2 700 à 42 000 fr.).

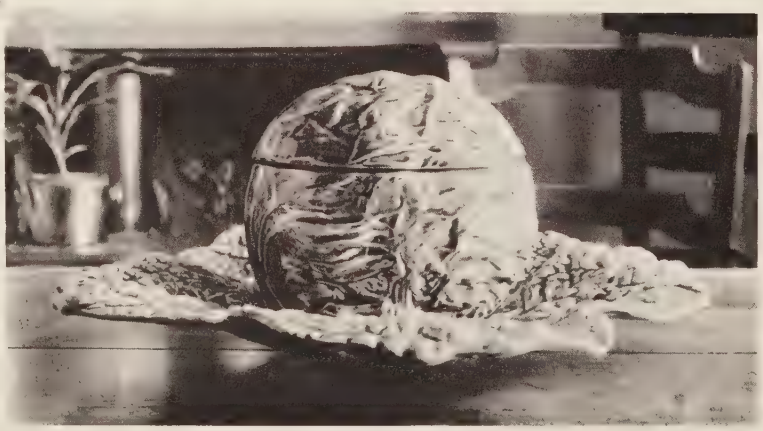
A ORLÉANS

Chez Amos Girault : cette importante toile décorative du XIX^e *siècle est signée de Girauld, 1864 (30 000 francs). Plaque de cheminée à motifs de chasse (4 000 francs). Porte-fouets en chêne (2 500 francs). Panneau d'attributs de chasse en plâtre polychrome (1 000 francs).*

Le Marché aux puces se tient le samedi toute la journée et mérite une visite.

A BEAUGENCY

Chez Armand Ferréol : un chien essuie-plume en métal (800 francs). Se détachant sur le fond de la Loire, voici des animaux en métal et divers objets (de 1 000 à 2 500 francs). Petite malle à cartouches (3 000 francs). Pichet anglais du XIX^e siècle en étain (10 000 francs). Etagère en chêne du début du XIX^e siècle (1 800 fr.) Fusils du XIX^e siècle ; l'un d'eux porte, gravée sur la crosse, une tête de sanglier (2 500 fr. pièce).



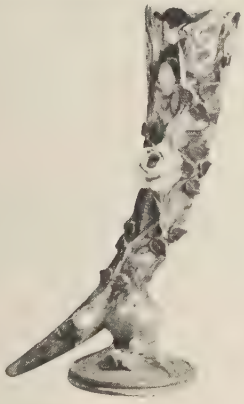
A GIEN

Chez Brelet : chou en faïence du XIX^e siècle de la fabrique Moreau à Malicorne dans la Sarthe (8 000 francs).

A BOURGES

Chez M. Jouault : un très vieux moulin à farine d'époque Louis XIV, spécifiquement berrichon, en bois fruitier, pouvant servir de buffet (15 000 francs).

Chez Escuret Aîné : paire de vases en grès polychromes, en forme de corne d'abondance (3 500 francs la paire).



A BOURGES

Chez Mme Renaud : une charmante pendule en glace de Venise d'époque Restauration (12 000fr).

Chez Artimon Escuret : siège de piano pivotant, en noyau d'acajou, en forme de coquille (25 000 francs). Un coffre anglais en acajou du XIXe siècle intérieur en zinc pouvant servir de rafraîchissoir (prix : 40 000 francs).

Photographies Gisèle de La Bégassière.

SACHA GUITRY

PAR ROBERT KEMP, *de l'Académie Française*

A QUOI l'avenir prendra-t-il le plus d'intérêt ? à l'œuvre foisonnante de Sacha Guitry, ou au personnage extraordinaire qu'il fut lui-même et présenta opiniâtrement au public ? Il faudra démêler son théâtre de sa personnalité et ce ne sera pas aisé ! Il a calqué l'un sur l'autre. Ses pièces reflétaient sa vie, ses épouses en étaient les poupées mignonnes, mélancoliques ou rieuses, et lui le protagoniste choyé, flegmatique et railleur. Ses expériences d'homme, l'observation de ses semblables sous son optique d'ironiste, sa majesté naturelle, ses lubies d'enfant gâté, la vivacité singulière de son esprit, les fusées de ses reparties ont formé l'amalgame de son œuvre.

Jamais on n'eût pensé que ce favori de la fortune, ce glorieux de naissance, attaché à sa maison, fier de ses œuvres d'art, nous donnerait l'exemple d'une mort stoïque. Sans doute, oui, voyant la mort s'approcher de lui, regardant, au miroir, son visage creusé, ses tempes émaciées, le crâne à fleur de peau, tel que font de trop affreux portraits de lui, en ces derniers mois, fut-il un malade terrifié... Voyez ces yeux dilatés d'épouvante !... Il s'est ressaisi pourtant. Les témoignages concordent. Il a ressaisi la sérénité des grands esprits, lui l'esprit mobile, léger, pétillant, plutôt que vaste et profond. Il est mort en brave. Saluons la fin de cette vie. Elle efface les quelques souvenirs moins beaux que nous avions de lui, de son âme de guerre, de ses complaisances d'« occupé ». Nous penserons à Sacha Guitry avec amitié ; et même avec respect.

L'œuvre est là, géante et frêle ; vitrine de verreries délicates, dont quelques-unes brilleront peut-être toujours ; et les autres feront des pincées de poussière.

Comment lui reprocher d'avoir trop écrit ? Autant l'incriminer d'avoir respiré, marché, acheté des livres et des tableaux. Écrire, voilà sa vie, sa passion. Écrire ou parler ses pièces qui semblent des *commedie dell' arte* improvisées devant la rampe et sténographiées au vol. Rien ne pèse en elles. Le style en est beau de simplicité, de finesse. Toujours du tac au tac. Mais c'est lui, toujours en scène, toujours « démiurge », chef des caractères, possesseur du langage, guidant la pensée et le cœur des personnages, et leur langue, commandant à leurs sourires, les faisant s'agiter au bout des fils comme des marionnettes, qui est le maître d'œuvre. Nous avons vu ses métamorphoses, sous lesquelles on le reconnaissait toujours. Elles furent près de cent cinquante. Mais c'est le jeune Sacha aux yeux clairs, à la moue encore aimable, pas trop guindé dans son orgueil, celui des premières comédies, quand Lucien son père vivait encore, qui nous est le plus cher : celui des *Zoaques*, du *Veilleur de nuit*, de la *Pèlerine écossaise*, de la *Prise de Berg-of-Zoom*... Et puis de *Jalousie*, un peu mûrissant ; de *Mozart* ou de *l'Amour masqué*, où sa grâce se fondit à celle de musiciens délicats.

Il savait être gracieux. De haut. Il pouvait se féliciter de son esprit. Et il savait comprendre les hommes et les femmes. Ce fut, avant tout, je crois, un moraliste. Pas de la taille de Vauvenargues ni de Joubert, mais de celle de Tristan Bernard, son ami, plus indulgent que lui ; de Renard, dont il a dû envier les griffes. La France a la spécialité des moralistes et du cotignac. Il fut, d'esprit du moins, très Français, Sacha Guitry. On le rétrécirait en disant Parisien... Le tour de sa pensée, et ses cabrioles, et ses tours de passe-passe ne sont plus à la mode de notre temps. Ils reflètent l'insouciance d'autrefois, qui resta la sienne dans les circonstances les plus tragiques.

Moraliste, et sous une forme châtiée, avec des mots saisissants. Ses mots sont la moelle de ses pièces ; leur dessous scintillant et charmeur. Les mots soutiennent l'intrigue et, si l'intrigue naufrage sur l'océan de l'avenir, les mots flotteront toujours, recueillis dans de précieuses anthologies. Et c'est un sort enviable.

Il va nous manquer beaucoup. Il devenait de mieux en mieux « unique ». Il ne ressemblait plus aux hommes de son époque. Il devait éprouver quelque émoi de cette croissante solitude de l'esprit.

En somme, pour nous qui n'avons guère plus de *monstres sacrés*, au théâtre, sa disparition est grave. Il fut le dernier. Le théâtre était sa vie. Et sa vie fut du théâtre. Comment ne pas lui envoyer un salut ému, mélancolique ? Encore de nos jeunesses qui s'en va.

1914 : Lorsqu'il écrivait « Faisons un rêve ».

Phot. Harlingue.

Albert Camus, homme de théâtre, a traduit la pièce de Lope de Vega : *le Chevalier d'Olmedo*, qui a triomphé au Festival d'Angers avec Dominique Blanchar et Michel Herbault. Verrons-nous cette pièce prendre, sur la scène des Mathurins, la suite de *Requiem pour une nonne* ?

Sous le titre de Festival Bizarre s'est donné cet été à Paris, au théâtre de Lutèce, un spectacle joué par la Compagnie des Trois, qu'anime Marc Gentilhomme : deux pièces du romancier René de Obaldia *le Sacrifice du bourreau* et *le Défunt*, écrites, précise avec humour l'auteur, « à la légère... entre deux coups d'État au Panama (l'espace d'un matin) et à seule fin de divertir un public assez démoniaque » ; et une autre pièce de Charles Prost : *le Théâtre d'Antoine*. Dans *le Défunt* : Denise Bailly et Ludmila Hols.

Photographies Bernand.

CINÉMA

PAR MARCEL LAPIERRE

MÉFIEZ-VOUS, FILLETTES... (A). Film français de mœurs du « milieu », d'après le roman (1) de J. Hadley Chase. — CADRE - Milieux de la pègre et de la prostitution. SUJET - Règlements de comptes entre truands, traite des blanches, etc. RÉALISATION - Yves Allegret : sa vigueur et son mordant habituels. INTERPRÉTATION - Hossein : son meilleur rôle, à mon sens, pour la puissance et la concentration ; Luguet : gangster en « peau de lapin » ; Antonnella Lualdi : beau visage pathétique ; Michèle Cordoue : juste de ton. NOTE - Après les coupures de la censure, le titre perd toute signification. Il ne reste rien dont les impétrantes « respectueuses » chantées par Sartre puissent faire leur profit, si tant est qu'il en existe qu'il faille réellement piper d'abord, contraindre ensuite. On peut valablement se demander qui a raison : du réalisateur qui prétendait faire œuvre utile en criant « casse-cou ! » selon ses lumières ou de la censure qui estime faire œuvre encore plus utile en proclamant le *black out*... Ce qui reste du film est vigoureux, noir, violent, brutal avec parfois une touche de sensibilité en filigrane. Climat malsain et déplaisant comme Yves Allegret les aime... et les réussit !

L'art de parler aux femmes... avec la main ! Après ce discours de Pierre Mondy, Antonnella Lualdi soupirera aux futures interlocutrices : **Méfiez-vous, fillettes !...**

Cyd Charisse est de ces danseuses qui fixent immédiatement l'attention. Sans elle, ce film ne serait rien ; avec elle, il est quelque chose ! Alors : **Viva Las Vegas** !

VIVA LAS VEGAS (B). Comédie musicale américaine, en couleurs et cinémascope. — CADRE - Divers tripots et lieux de plaisirs d'une petite ville d'Amérique consacrée au culte du jeu et de ses séquelles. SUJET - Affres d'un rancher et d'une ballerine, s'interrogeant anxieusement sur le problème suivant : ont-ils raison de s'épouser juste vingt-quatre heures après avoir été présentés l'un à l'autre par la roulette ; au contraire, ne feraient-ils pas mieux de retourner daredare et chacun de son côté à leurs veaux et à leurs entrechats ?... RÉALISATION - Roy Rowland : entrain, bonne humeur, invention. INTERPRÉTATION - Dan Dailey : farfelu sympathique ; Cyd Charisse : belle et séduisante danseuse classique et fantaisiste. Nori

« Que l'homme se sent petit en face d'un dénonciateur possible ! » pense devant ce bout de femme, qui le regarde, Martin Held : **l'Espion de la dernière chance.**

Une de ces inepties souriantes, douceâtres, sentimentales et cascadantes comme Hollywood en « fignole » amoureusement, sans croire, bien sûr ! C'est bête à pleurer ou mâcher du foin mais c'est racheté en partie par une chorégraphie d'une générosité et d'une fantaisie très réussies. Honnêtement je crois que vous pouvez vous risquer à voir ce film — surtout en été ! pour ses qualités visuelles et trépidantes, si vous pouvez faire abstraction de sa niaiserie congénitale, naturellement !

L'ESPION DE LA DERNIÈRE CHANCE (B). Film allemand d'espionnage, d'après *Ma vie d'espion* (2), d'Erich Gimpel. — CADRE - Divers lieux d'Allemagne et d'Amérique. SUJET — Mission désespérée accomplie en Amérique par l'as des services secrets allemands, peu avant l'écroulement du IIIe Reich ; mission qui lui fit frôler la potence de très près. RÉALISATION - Klinger : honnête, appliquée. INTERPRÉTATION - Ensemble correct mais sans éclat. NOTE - Récit un peu pesant mais intéressant parce que basé sur des faits vrais et puissamment dramatiques. Toutefois, le héros de l'affaire a beaucoup moins d'allure dans le film que dans le livre, vraiment très bon. On se demande pourquoi des Allemands semblent avoir pris à tâche de diminuer un des leurs, lui prêter notamment l'intention de filer le parfait amour en Amérique du Sud... en emportant la caisse, alors que l'auteur affirme avoir été fidèle et loyal jusqu'au bout. Détail délicieux : tout le monde parle allemand dans le film, jusqu'au conseil de guerre américain !

(A) Adultes seulement.
(B) Toutes personnes.
(1) Éditions Gallimard, « Série Noire ».
(2) Éditions Arthaud.

LA MUSIQUE

PAR CLAUDE BAIGNÈRES

RAREMENT spectacle lyrique fut aussi discuté que la représentation de *Carmen* donnée lors du Festival d'Aix-en-Provence au château du Tholonet. Les plus ardents détracteurs de cette soirée, tout en admettant qu'ils n'avaient jamais vu le chef-d'œuvre de Bizet monté avec un tel panache, critiquaient l'interprétation et se scandalisaient du style de la mise en scène. Le recul du temps permet aujourd'hui de mieux décanter les idées et de faire le point. Rien n'est plus hasardeux que de confronter une partition de musique et les forces de la nature qui s'unissent en général pour la minimiser. Jouée en plein air, la musique est souvent victime de la plus légère brise qui l'emporte ; sur le plan émotionnel pur, la vue d'un chêne épanoui dans une nuit étoilée risque de rendre bien fade la plus étincelante gerbe d'accords, et le chant d'un rossignol inspiré ridiculise fréquemment l'invention mélodique du compositeur le plus séduisant. Or, la musique de Bizet n'a pas souffert de cette épreuve ; mieux, elle en est sortie vivifiée, affirmant une complicité que l'on

soupçonnait déjà avec les harmonies les plus subtiles de la terre et du ciel. Cent vingt musiciens, au lieu de soixante, eussent rendu cette démonstration encore plus évidente, et leur chef Pierre Dervaux aurait sans doute alors été tenté de manifester plus de lyrisme. Côté distribution, Joan Madeira ne peut faire autrement que de chanter Carmen avec l'accent américain, et de là viennent tous les défauts qu'on lui prête. Mais sa voix remplit tout le val du Tholonet ; il est regrettable que ses partenaires montrent au contraire à cet égard une fâcheuse discrétion. Les éléments de décor qui se métamorphosent à vue créent une atmosphère merveilleusement espagnole. Je me demande seulement pourquoi Joan Madeira s'habille en robe du soir pour travailler à la manufacture de cigarettes. Il doit y avoir une raison, elle m'échappe.

En bref, les organisateurs du Festival d'Aix ont voulu nous présenter un « grand spectacle ». Quelques modifications dans la distribution, un léger renforcement des effectifs de l'orchestre, quelques leçons de français à Joan Madeira, et ils nous offriront la plus magistrale *Carmen* de l'histoire. Il s'en faut de bien peu qu'ils n'y soient déjà parvenus. Il n'est jamais trop tard pour signaler les réussites de l'art lyrique, surtout lorsqu'elles méritent de n'être pas éphémères. Nous avons eu à Paris au début de l'été une « saison italienne ». Belle occasion pour constater une fois de plus que les chanteurs dignes de ce nom pullulent dans la péninsule ; mais il est plus original d'insister sur les programmes qui nous furent proposés : ouvrages pour la plupart inconnus en France et qui souvent mériteraient de défrayer la chronique. Je pense à *Adrienne Lecouvreur*, donné à Enghien, au *Philosophe de campagne*, de Galuppi ou à *la Servante maîtresse*, de Pergolèse. Il y aurait intérêt à étoffer notre répertoire de ces ouvrages anciens puisqu'il n'est pas question, semble-t-il, de le rajeunir avec succès. Le théâtre des Nations nous a ainsi apporté quelques heureuses suggestions ; il est, par exemple, étrange et déraisonnable que le *Petit Renard intelligent*, de Janacek, ait attendu si longtemps pour triompher à Paris, car il procède d'un esprit et d'une fantaisie fort prisés sur les berges de la Seine. Le théâtre chanté reprend ainsi peu à peu une place de choix dans les panoramas musicaux. L'Opéra vient de commander une œuvre nouvelle à Carlo Menotti, et, comme il n'avait pas pris semblable initiative depuis le passage de Verdi à Paris, on s'aventure à espérer que l'auteur du *Consul* redorera le fronton du Palais Garnier comme le fit jadis celui d'*Aïda*. En attendant cet heureux jour, c'est vers la musique de ballet que se tournent toutes les oreilles. *Le Chemin de lumière*, de Georges Auric, va prochainement être créé à l'Opéra. Ce sera sans doute le chemin qui conduira Josette Amiel vers le diadème de danseuses étoiles. Puis viendront *la Licorne* de Cocteau-Challan, et, à l'Opéra-Comique la présentation d'*Epithalame*, avec la chorégraphie de Deryk Mendel qui obtint en août dernier le premier prix du Concours international organisé par le IVe Festival de danse d'Aix-les-Bains. *Epithalame* est un ouvrage d'inspiration orientale qui doit beaucoup au style de Martha Graham et de différents propagateurs de la danse hindoue. La chorégraphie semble une émanation directe de la musique d'Olivier Messiaen qui l'inspira. Il n'y a peut-être pas dans cette recherche d'attitudes et de poses hiératiques une très grande originalité. Mais comme cet essai est préférable aux paraphrases de ballets de Roland Petit ou de Béjart qui s'acharnèrent à édifier les autres concurrents ! A noter cependant que ce concours a permis de découvrir une jeune danseuse, Judith Dornys, dont la sûreté, le rayonnement et par-dessus tout le sens rythmique ont donné aux spectacles qu'elle défendait l'essentiel de leur séduction.

Je voudrais signaler pour conclure le livre que vient de publier Émile Vuillermoz aux Éditions Kister, sur Claude Debussy. Ce n'est pas là une note en marge de la musique, car cet ouvrage, tant par son style que par ses commentaires des œuvres de Claude de France, est la musique même. Les mots pour une fois vont aussi loin que les sons. Émile Vuillermoz nous donne une pénétrante et passionnante analyse de l'intelligence et du cœur d'un musicien dont il fut l'ami, le glaive et le bouclier. Il sera impossible désormais de parler de l'impressionnisme sans se référer aux définitions que renferme cette « partition littéraire ». De nombreuses reproductions en couleurs de tableaux de Claude Monet, Turner, Pissarro, Marcel Baschet sont enchâssées dans ces pages lucides et subtiles où sont captées toutes les irisations du génie debussyste. C. B.

Les gardians de Camargue ont joué à Aix-en-Provence le rôle des piccadors de Carmen. *Les pins, les oliviers et la rocaille du Tholonet servirent de fastueux décor à ce drame du sang, de la volupté et de la mort, toujours aussi ardent.*

*Françoise et Dominique ont été les interprètes d'*Epithalame *qui valut à Deryk Mendel le premier prix du concours des jeunes chorégraphes au récent Festival d'Aix-les-Bains.*

Avec Anjou 33-93, *Jean Guélis n'est arrivé qu'au second rang du concours d'Aix-les-Bains. Mais son ballet nous a révélé la jeune danseuse Judith Dornys, que l'on voit ici poussant Danielle Darmance dans un fauteuil peu académique.*

LIVRES

PAR Y. G.

LA LOI
ou d'un nouveau réalisme

Depuis *Drôle de jeu*, Roger Vailland n'avait écrit aucun roman de cette qualité. Ce n'est pas qu'il soit parfait. Roger Vailland, écrivain de race, a le tort de donner dans certains godans d'aujourd'hui sur l'inutilité du style et ce qu'un jeune essayiste a appelé « le degré zéro de l'écriture ». Nombre de négligences, probablement volontaires, étonnent chez un écrivain de sa valeur. Page 19, page 21, page 194 et ailleurs, par exemple, il parle d'une femme « en train de tricoter », de notables « en train de prendre l'apéritif », et il sait, de toute évidence, que l'expression est vicieuse. Mais laissons cela.

La Loi (Gallimard édit.) se passe de nos jours dans un petit port de l'Italie méridionale que l'auteur connaît bien, et il y a quelque chose d'unanimiste dans son propos. Ses pittoresques personnages vont de don Cesare, riche propriétaire terrien, qui use de l'antique droit de cuissage, à Matteo Brigante, qui pratique avec bonheur le « racket » à la mode américaine, du beau commissaire Attilio au juge Alessandro, le paludéen, de la tribu servile des Julia, Maria, Elvire, maîtresses successives de don Cesare, à l'énergique et gracieuse Mariette, de Lucrezia, sentimentale épouse du juge, à la Giuseppina, maigre et vive comme une chèvre, de l'infortuné Tonio, époux trompé de Maria, au haillonneux Pippo, chef des *guaglioni*, jeunes voyous du pays. Roger Vailland brasse toute cette société singulière d'une main puissante et l'intègre dans une nature brûlée où sévit le solleone, le « soleil lion », et où les vents ardents du Sud, le sirocco et le libeccio s'affrontent au large. L'amour est la grande affaire de ces marionnettes italiennes à la fois passionnées et très proches de l'animalité. Seul domine la situation don Cesare, ex-monarchiste, qui, parvenu à l'âge de soixante-douze ans, ne croit plus à rien, se *désintéresse* de la vie sociale et ne s'occupe plus que de déterrer ou d'arracher à la mer les « antiques » de la cité hellénistique d'Uria, laquelle occupait l'emplacement de Porto Manacore, au IVe siècle avant notre ère. Qu'est-ce que « la loi » ? C'est d'abord un jeu pratiqué à Porto Manacore. Par les dés ou les cartes, il désigne un « patron » qui a le droit de louer, de blâmer ou d'injurier à son aise les perdants. C'est aussi, dans l'esprit de don Cesare, la faculté d'abattre les structures périmées et d'ouvrir de nouvelles voies à la vie des sociétés. On retrouve ici la philosophie familière à Roger Vailland et certain « réalisme socialiste » cher à l'idéologie marxiste.

Ce que l'on ne peut nier, c'est la vigueur et la couleur de ce roman qui brosse un tableau saisissant d'une petite ville italienne où règne l'absurdité liée à un dérisoire et profond amour de la vie. Avec des moyens très différents et un mépris délibéré du style, Roger Vailland est un peu au roman d'aujourd'hui ce que fut Mauriac au roman de 1930. Il a lu Malraux sans oublier Stendhal. Reste que son amoralisme, renforcé d'un érotisme qui ne s'embarrasse guère de périphrases, n'en fait pas un auteur pour la jeunesse.

TROIS OISEAUX
ou le fantastique quotidien

Un petit roman, *la Veuve en feu*, et deux nouvelles de moindre importance, *l'Effraie* et *l'Oiseau nacré*, forment la matière de ces trois récits qualifiés par l'auteur de « contes fantastiques ». André Beucler assurément se meut avec aisance dans ce monde situé à égale distance du rêve et de la réalité. Il fait plus penser à Hoffmann qu'à Edgar Poe. Rien de funèbre dans ses imaginations, mais un sentiment à la fois burlesque et apitoyé de la vie, et une légère marge laissée à l'hypothèse lui permet d'entretenir le lecteur dans cette inquiétude active sans quoi le monde serait si fade. Le premier des trois « oiseaux » est à cet égard particulièrement significatif. Ce Charles-Nicolas d'Ostaberre-King, rencontré par le jeune Byons dans un music-hall pendant les répétitions d'une revue, où tous deux sont des spectateurs clandestins, est-il vivant ou mort, fou à lier ou sentimental à périr ? De même, jusqu'à la fin, nous restons dans l'incertitude sur la véritable identité de Paolita Peak et de Lydia Alexeïevna. Nous évoluons, à la suite de l'auteur, dans une sorte de songe éveillé, où la mémoire joue son jeu autant que l'imagination et où la psychologie traditionnelle n'a plus cours. *L'Effraie*, plus près du réel, garde cependant un accent de mystère. Quant à *l'Oiseau nacré*, nouvelle version de cette *Entrée du désordre* qui marqua en 1925 les brillants débuts d'André Beucler, il montre combien le talent de l'écrivain s'est depuis assoupli et confirmé dans les diverses directions indiquées par son premier essai. J'aime beaucoup ces *Trois Oiseaux* (Grasset, édit.).

LA COMMUNALE
l'humour à l'école

Les humoristes sont des myopes. Ils regardent les êtres et les choses de si près qu'aucun détail ne leur échappe. Il leur reste à ne retenir que le détail savoureux, celui qui frappe à la fois par son exactitude et son imprévu. M. Jean L'Hote, dans *la Communale* (Edit. du Seuil), répond parfaitement à cette définition. L'histoire qu'il nous conte à la première personne est celle du fils d'un instituteur de Lunéville entre les deux guerres, et proprement en 1936-1937. On y voit surtout, non sans surprise, que la province française — ou certaine province française — malgré l'automobile, l'avion, le réfrigérateur et, d'une façon générale, ce qu'on est convenu d'appeler le progrès, n'a guère changé depuis un demi-siècle. A fort peu de chose près, en effet, la piquante suite d'anecdotes dont est composé son livre aurait pu être située en 1910, sinon en 1900. Son honnête homme de père exerce son métier en conscience, conscience qui ne saurait en aucun cas être effleurée par le soupçon du ridicule. Jean L'Hote enlève ses tableautins d'un trait vif et sec, qui provoque un rire salubre non attendri. L'achat de l'automobile qui excite la jalousie de toute la ville, l'utilisation intermittente de celle-ci, l'enterrement du grand-père, les scènes du certificat d'études, façon dont la *Carmen* de Bizet est montée au théâtre municipal avec la participation des enfants de l'école, et, pour terminer, le désopilant voyage de Lunéville à Lourd avec le jovial oncle Henri, tels sont les principaux thèmes sur lesquels s'exerce une verve qui ne se trouve jamais à court. Le style est un peu gris et parfois aux limites de l'incorrection, mais il appréhende bien son objet, dans une cocasserie constante et obtenue comme sans effort. Des dessins volontairement naïfs de Paul Grimault l'illustrent dans le même esprit. *La Communale* se lit d'un bout à l'autre avec un vrai plaisir.

LA NUIT DE LA CHANDELEUR
une nuit romanesque

Ce qui saisit de prime abord chez Danielle Roland, auteur de *la Nuit de la Chandeleur* (Grasset, édit.), c'est la fermeté du style, qui joint la couleur à la saveur. Ce village perdu de l'Ardèche, ou plutôt cette maison isolée à l'écart du village adossé à une colline où s'élève une ruine féodale, nous est sensible en quelques phrases bien frappées. Dans ce farouche décor, un drame se noue et se dénoue, qui ne dure pas plus d'une nuit. Il n'a que trois acteurs : le couple Victor-Maria — lui, honnête et simple paysan de quarante-cinq ans ; elle, courageuse femme de quarante ans, élevée par l'Assistance publique — et une passante, jeune, apparemment peu chiche de ses faveurs, avec « l'air d'un animal traqué, pris au piège ». En pleine nuit de la Chandeleur, la passante frappe à la porte de la chaumière. Elle porte dans ses bras un enfant de quinze mois, Patrick. Elle prétend s'être égarée. D'après ses dires, elle aurait été abandonnée par son fiancé, elle est sans ressources, accepte de confier son fils au couple sans enfant, et repart dans la nuit. Là-dessus Victor et Maria se mettent à imaginer l'avenir de cet enfant tombé du ciel et qui va changer leur vie. Ils sont au comble de la joie quand la fille revient chercher le petit. Elle n'a pu se résigner à vivre privée de lui.

C'est tout, mais dans ce bref espace de temps Danielle Roland a su faire frémir toute l'angoisse humaine. C'est à peine un roman, tout au plus une longue nouvelle. C'est, en tout cas, un livre réussi.

Y. G.

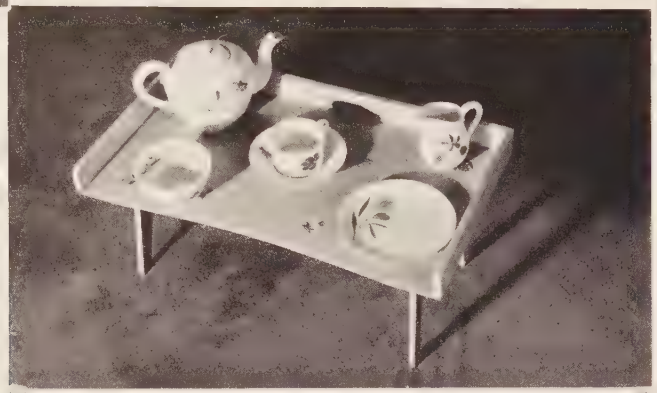
RALLYE-BOUTIQUE

Tous les objets figurant dans cette page ont été sélectionnés par notre rédactrice en toute indépendance et sont présentés à titre gracieux.

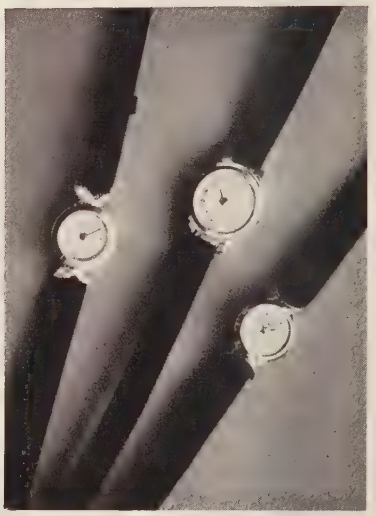
Les bougies électriques en plastique, dont la flamme et la mèche même sont si bien simulées qu'on les dirait véritables, brûlent deux mille heures. L'ampoule seule est à remplacer (600 fr.). En exclusivité chez Chanteloup, 21, r. Jacob : 4.700 fr. la bougie.

Les douze assiettes en faïence stannifère, décor « Fleurs de Vergennes », s'harmonisent avec la nappe brodée de Porthault. (Les verres à pied sont en cristal taillé de Baccarat). 8.580 fr. la douzaine d'assiettes chez Rouard, 34, av. de l'Opéra, Paris.

Le plateau de lit en noyer dont les deux pieds se replient est peint de délicats bouquets, comme le service « Petit déjeuner » en porcelaine de Limoges décorée à la main qu'il supporte : 3.100 et 10.275 fr. chez Delvaux 18, rue Royale, Paris.



Le cœur en pierre fine, agate, améthyste, topaze, etc., est choisi selon la date de naissance de qui le portera. Monté sur anneau d'or : 3.600 fr. Gleizes, 107, r. St-Lazare, Paris.



Les montres de femme, fabrication suisse, signées « Dermont », allient la résistance au raffinement. En vente chez tous les concessionnaires de France et d'Union française, suivant modèle 18.000 à 25.000 fr.

Le set américain en coton et lin garanti grand teint est tissé dans de gais coloris, à la demande, par Manutiss, à Fay-de-Bretagne (Loire-Maritime). Le surtout et les six dessous d'assiette : 2.200 fr. (Poterie des Artisans de Marolles.)

Les deux flacons d'opaline ancienne décorée, d'époque romantique, semis de roses sur fond vert amande, se trouvent chez Opaline, 93 bis, avenue du Roule à Neuilly : 15.000 fr. la paire.

Les prix indiqués ne comprennent pas la nouvelle taxe de luxe.

Photographies Chadefaux et Ottoni.

ÉCHOS et INFORMATIONS

La bergerie de Mme Paulette.

Nous avons montré dans notre numéro d'août les aménagements de la bergerie de Mme Paulette : l'architecte qui a très heureusement transformé les bâtiments est M. Jean-Claude Dondel.

La leçon de la Coupe Davis.

Dans l'article paru dans notre numéro de juillet et intitulé : « Le leçon de la Coupe Davis », il faut, à la page 36, lire : André Merlin au lieu d'Olivier Merlin.

André Gide à Cuverville.

Dans ce reportage, également publié en juillet, les photographies étaient de notre collaborateur Pierre Jahan.

Au Musée de Castres.

Jack-Photo. — Castres.

Villon. *Portrait de la Vicomtesse E. de Ginestet.*

Le musée Goya, de Castres, présente cet été les plus belles peintures contemporaines des collections privées du Tarn. Parmi soixante-quinze peintures, aquarelles et dessins, de Picasso, Rouault, Braque, Bonnard, Derain, Dufy, Lhote, Chirico, Kisling, A. Marchand, Utrillo, etc. voici, par Villon, le portrait de la Vicomtesse Émilien de Ginestet, une œuvre qui n'a jamais été montrée au public.

Au Club du Faubourg.

Le Club du Faubourg reprendra ses débats, en octobre au Cinéma Villiers, avec les orateurs, écrivains et vedettes les plus célèbres. Pour recevoir gracieusement fin septembre le programme de la session 1957-1958, envoyez dès maintenant une enveloppe timbrée au Club du Faubourg, 8, rue Pierre-Dupont, à Cormeilles-en-Parisis (S.-&-O.).

Sur la grand'place de Bruges.

Le jeu du Saint-Sang, fête traditionnelle n'ayant lieu que quatre fois par siècle, s'est déroulé, sur la grand'place de Bruges, transformée en amphithéâtre, avec un éclat particulier ; 2.000 acteurs et figurants, des chœurs et un orchestre en ont fait un spectacle qui n'a pas d'équivalent en Europe.

Championnats de tennis des journalistes.

Du 30 septembre au 6 octobre prochain se dérouleront, au stade Roland-Garros, sous le patronage de la Commission de Presse et de Propagande de la Fédération française du lawn-tennis et de la revue *Smash*, les championnats internationaux de France de tennis des journalistes. Ces épreuves seront dotées de coupes Cinzano et de prix offerts par le soda Vérigoud et les jus de fruits Pam-Pam.

Fleurs de lis.

A l'occasion du récent mariage célébré à Dreux, de S. A. R. le Prince Henri de France avec S. A. R. la Duchesse Marie-Thérèse de Wurtemberg, les milliers de bouteilles de champagne Mercier réservées aux 3.500 invités comportaient un habillage spécialement réalisé, notamment un étain or fleurdelisé.

A Monte-Carlo.

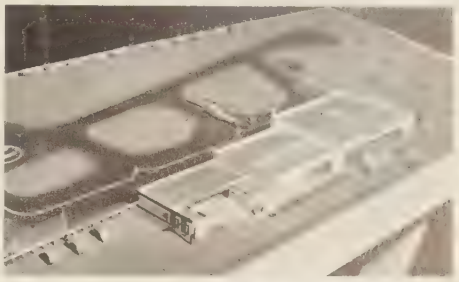
C'est le dimanche 4 août qu'a eu lieu au Sporting Club de Monte-Carlo la IVe Nuit d'août — Bal de la Mer — au bénéfice de l'Union nationale des Polios de France. Cette fête de l'élégance se déroula dans un décor conçu par André Levasseur « A quoi rêvent les jeunes filles... ».
Au cours de la soirée, Schiaparelli distribua pour la première fois son nouveau parfum « SI », dans un flacon fiasque dont l'écrin était un fût de colonne dorée.

M. A. Onassis examinant le nouveau flacon.

CHRONIQUE DE L'EXPOSITION DE BRUXELLES 1958

Bruxelles est un vaste chantier. Une ville entière sort de terre qui s'intégrera à l'ancienne : une ville d'avant-garde ne comprenant pas seulement des palais, mais des hôtels, des garages, des aérogares et tous les services indispensables à une cité moderne.

L'héliport.



Afin que les visiteurs ayant emprunté les lignes aériennes desservies par des hélicoptères puissent arriver directement au cœur même de l'exposition, un héliport sera construit dont les bâtiments occuperont une surface de 1.700 mètres carrés. Ce terrain sera relié, par des services réguliers, aux grands aérodromes.

Un motel de 25 hectares.

A un kilomètre et demi de l'enceinte de l'Exposition, dans un cadre de verdure M. Jacques Dansette, administrateur délégué du Motel-Expo, préside à la naissance d'une ville de 4.000 habitants. Douze pavillons abritant chacun 164 chambres à deux lits en bordure de routes asphaltées, jalonnées d'arbres et de parterres de fleurs, totaliseront 40.000 mètres carrés de surface bâtie.
Ces chambres seront conçues par les meilleurs décorateurs avec goût et fantaisie ; toutes comporteront téléphone et radio.
Un effectif imposant de plus de 500 personnes, un service de réception doté de machines électroniques et mécanographiques les plus modernes serviront les clients en un temps record. Des machines à écrire aux caractères d'imprimerie correspondant aux divers alphabets internationaux seront mises à la disposition des hommes d'affaires désireux de conserver un lien avec leur entreprise. Un salon de coiffure pour dames et messieurs, une pharmacie et un service médical, ouverts en permanence, éviteront des déplacements vers la capitale. Des monitrices expérimentées conduiront, du Motel Expo à la garderie, les enfants dont l'âge ou la santé ne permet pas la fatigue de longues heures passées au sein de l'Exposition. Un bureau de change, un service de coffres-forts et une Poste fonctionneront à l'intérieur du complexe. Un parking situé dans l'enceinte du Motel permettra le stationnement de plus de mille voitures et autocars dont l'alimentation en essence, en huile et l'entretien seront assurés par une station-service.
Un restaurant d'une capacité de 1.000 couverts offrira à ses hôtes le choix entre repas chauds et froids, ou self-service.

NOTRE CONCOURS TOURISTIQUE 1957

Ainsi que nous l'avons annoncé dans notre précédent numéro, nous publions aujourd'hui les pastiches de Mme Ponsard en raison de leur valeur et bien que leur auteur n'ait pu figurer parmi les 37 premiers ex æquo. *Une erreur fut, en effet, relevée, lors d'un ultime contrôle, dans une de ses réponses aux questions subsidiaires.*

ENVOI DE Mme PONSARD

A LA MANIÈRE DE MADAME DE SÉVIGNÉ

A Madame de Grignan.

Il faut que je vous mande, ma petite, la visite que je fis hier au Président de Harlay, qui relevoit d'une fièvre maligne. Je trouvai le malade fort gai et toujours de plaisant esprit. Nous eûmes un vif débat sur les mérites de l'Ile de la Cité, où il prétendoit loger non par « piété familiale » — dirois-je — mais par goût. La place Dauphine est assez belle, j'en convenois, mais trop de souvenirs douloureux m'y assaillent... « Songez donc, mon ami, lui disois-je, que nous fûmes maintes fois chez votre voisin, l'orfèvre Josse, avec Madame de Grignan, y choisir quelque parure de noces... » Ce méchant homme prétendit que je bornois tout à moi, qu'il falloit considérer le Beau d'un esprit plus dégagé... Mais je suis trop sensible et le Palais de Justice me ramène toujours à l'image des malheurs de ce pauvre Monsieur le Surintendant sur lesquels je n'ai pas fini de verser des larmes !... A Notre-Dame même je ne trouve plus Dieu mais les fantômes de la Brinvilliers ou de la Voisin. Je préfère prier en quelque endroit plus intime et plus retiré, ne serait-ce qu'en la chapelle Sainte-Marine. Saviez-vous, ma bonne, que s'y marioient autrefois les filles qui avoient fauté contre l'honneur ? Elles n'avoient droit qu'à une alliance de paille !... Non, je le disois à notre ami, cette île n'a point de cœur et guère de grâce et je ne peux l'aimer. Quelle étrange idée, en vérité, de loger ici pour un homme de qualité... dans ces ruelles de guingois dont les odeurs me font défaillir, parmi ces maisons biscornues et barbares... Il ne vouloit en rabattre et prétendit que j'avois je ne sais quel parti pris de me montrer au goût du jour. « Les marchés, me disoit-il, aux Fleurs et aux Oiseaux, ne trouvent-ils grâce à vos yeux sévères ?... — Il est vrai, lui disois-je, mais leurs vives et touchantes couleurs et la bruyante gaîté de ces petites bêtes ne me font point oublier tout ce qui me rebute ici. » Il m'opposa que j'étois prévenue, que l'on ne pouvoit argumenter avec moi ; que Molière et Monsieur de La Fontaine que j'aime tant ne pensèrent pas comme moi. Je lui rétorquai qu'ils se cherchoient alors une excuse à leurs beuveries de pale-freniers en cette Taverne de la Pomme de Pin... Il cria bien fort, je criai plus fort encore... et nous nous quittâmes les meilleurs amis du monde...

Adieu, ma très aimable...

A LA MANIÈRE D'HONORÉ DE BALZAC

Il est un lieu où s'apaise la grande clameur de Paris. C'est l'Ile de la Cité, l'âme même de la capitale. Naguère ardente et fiévreuse, elle s'est repliée sur elle-même, isolée entre les bras de la Seine et son profil de nef évoque un passé mort. Ce cœur de Paris en est devenu l'endroit le plus somnolent et le plus mélancolique. A la pointe orientale de l'Ile, la cathédrale, magnifique joyau d'architecture médiévale, fièrement surmontée de sa flèche élancée, domine majestueusement les quais battus par le fleuve. Dans son orbite protectrice s'étale la masse puissante de l'Hôtel-Dieu dont les murs épais dérobent au promeneur indifférent toute la misère de la physiologie humaine. L'extrémité occidentale est occupée par le Palais, dont les pierres noirâtres enserrent comme pour l'étouffer la Sainte-Chapelle, miracle d'art et de foi. Adossée à lui, sur le quai de l'Horloge, la Conciergerie allonge sa muraille continue et impénétrable dont les reflets assombrissent les eaux de la Seine. L'Histoire de la France est là tout entière... Dans ce même quartier, sur le quai du Marché-Neuf, le passant est saisi d'horreur devant le sinistre bâtiment de la Morgue, nom funèbre, chose plus funèbre encore, lieu atroce où Paris rejette ses morts anonymes. Tous les organes essentiels de la Ville, tous ces grands monuments qui président au Destin de l'Homme, à la Souffrance, à la Mort sont ici rassemblés. Entre Notre-Dame et le Palais s'était entassée autrefois une ville compacte. Quelques îlots de constructions privées ont seuls survécu. On peut y voir des habitations plusieurs fois séculaires, où le bois se marie à la pierre, et que leur aspect archaïque recommande à l'attention des antiquaires et des artistes. Une impression de morne étouffement se dégage de ces ruelles sombres et humides où règne un silence monastique. Le lecteur aura peut-être aperçu, quai des Orfèvres, une maison d'une vétusté remarquable, dont les fenêtres s'ornent d'une véritable broderie de pierre. C'est de sa porte vermoulue qu'un homme à la tournure élégante sortit d'un pas vif, ce matin-là...

A LA MANIÈRE DE PROUST

Et tout à coup, comme je me penchais une fois encore, en ce gris après-midi de février, sur une marche du Rialto, pour saisir enfin, à travers la limpidité un peu brouillée du clapotis, ce qui m'avait impérieusement arrêté au bord du quai, à la recherche d'une obscure réminiscence plus réelle que les marbres du pavage, les touristes affairés ou l'ombre d'une gondole sur le flot, je crus me retrouver au bord de la Seine dans ce coin où, deux ans plus tôt, j'avais donné rendez-vous à Albertine et où je l'attendis vainement à l'extrémité de l'Ile de la Cité, dont le nom, svelte et bref, secret et comme glissé, a toujours évoqué pour moi l'idée même de cette couleur grise qui, amortie et azurée sur l'aile de la mouette, fondante, moelleuse et beurrée sur celle de la tourterelle, ardoisée, hautaine et comme glacée d'orage sur celle du pigeon ramier, semble former la lisse substance des grandes plumes appelées rémiges. Albertine ne venait pas et, tandis qu'indifférent (par l'effet de ma propre passion) aux fièvres qu'enferme l'Hôtel-Dieu et aux ombres douloureuses qui hantent les abords de la Conciergerie, je me plaisais à retrouver sur la flèche triomphante de Notre-Dame et sur celle pensive de la Sainte-Chapelle, sur les parapets de pierre et sur les vieux pavés, sur les facettes des toits pressés que recouvrait doucement le ciel (lui-même d'un gris vaporeux et dilué de toutes ces mêmes nuances de gris qu'impliquaient pour moi les deux syllabes du mot Cité); tandis que la Seine à mes pieds me rappelait ce jour-là les eaux de la Vivonne (lorsque, de précoces fêtes de Pâques nous ramenant à Combray, la surface troublée de la rivière offrait l'éclat morne et comme tranché dans le gel que lui donnait l'hiver finissant), je vis soudain s'avancer, emmitouflée dans un manteau de chinchilla d'un gris mousseux et comme enneigé, Odette Swann, semblable elle-même à une délicate et grise palombe aux reflets de cygne.

ASSELBUR

luminaires

67, RUE DE REUILLY, PARIS - DID. 69-31

m. flachet

DECORATEUR

6, Bd MALESHERBES

PARIS

VOS ENTREPRISES EN 1965...

Où en sera l'économie française ?

Où en serez-vous vous-mêmes ?

A ces questions ont répondu : un économiste, un financier, un sociologue, un universitaire, un syndicaliste, un homme politique, ainsi que d'autres personnalités consultées pour leur compétence en matière de conjoncture ou de prévision économique.

Ce sont leurs réponses que publie "JEUNE PATRON" qui a rassemblé dans ce numéro spécial les signatures de Pierre BIGO, François BLOCH-LAINE, Jean FOURASTIÉ, Valéry GISCARD-D'ESTAING, Roger GREGOIRE, Bernard HERRENSCHMIDT, Georges LEVARD, Georges PETIT, André PIETTRE, Jean PREDSEIL, Guy RACLET et Pierre VINOT.

Prix de ce numéro exceptionnel : 250 Frs franco

ÉDITIONS ÉTAPE, 19, av. George-V, PARIS (8e)

C. C. P. 6321-77 Paris

(Un numéro spécimen récent de "JEUNE PATRON" sur simple demande)

Ligne « Chapiteau » lancée par Luis Mariano et les Coiffeurs Inspirés

Les Coiffeurs Inspirés

MARIO et LEO

PATRICK et CARLO

130, Fg-Saint-Honoré - ELY. 78-65

LEONARDO

119, Bd du Montparnasse - ODE. 75-56

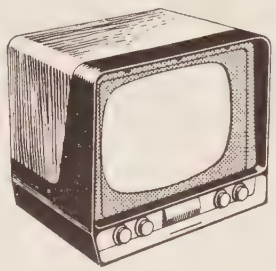
JOSÉ et ARTURO

PIERRE et RENÉ

Gare de la Bastille - DOR. 96-69

TELEAVIA

LE TÉLÉVISEUR LE PLUS MODERNE



the music shop

67, rue Pierre-Charron - Champs-Élysées - ÉLY. 05-30

DISQUES
ÉLECTROPHONES 3 et 4 VITESSES
RADIO - TÉLÉVISION

CHAINES HAUTE FIDÉLITÉ A PARTIR DE 93.000 fr.

DEPUIS 21 ANS LE FOURNISSEUR DE L'ÉLITE

DISQUES DE JAZZ ET DE VARIÉTÉS

Pour qui n'a pas le privilège de posséder un magnétophone, il y a deux façons de garder des souvenirs sonores de vacances hors de France : soit en choisissant des disques sur place, soit, au retour à Paris, en faisant confiance aux maisons d'éditions qui ont enregistré d'après les bandes rapportées par des voyageurs qualifiés, ou bien encore en profitant du passage à Paris d'artistes étrangers qui se font connaître dans nos music-halls et nos cabarets. Cette dernière formule semble la meilleure, puisqu'elle joint à l'authenticité d'interprétation la qualité technique de gravure et de reproduction qu'offrent nos grandes marques.

Les Éditions du Chant du Monde ont acquis leur réputation dans les séries folkloriques. Elles présentent actuellement le deuxième album des *Chants et Danses du Chili* interprétés par Violeta Parra, dont on n'avait pas oublié, il y a un an, le premier disque. Paraphrases de la Bible, chants de noces et d'amour, évocations agrestes, plusieurs genres y sont abordés : populaire, voluptueux et surréaliste. Sortent également le deuxième album des *Chants populaires de Scandinavie*, le *Folklore Grec* n° 1, un excellent *Corridos Mexicanos*, et surtout le *Cante Jondo* (n° 1) interprété par Niño de Almaden, chant espagnol d'abord liturgique, repris et transformé parfois, toujours sévère et ample, très différent du flamenco. Avant de quitter l'Espagne, citons le très beau recueil édité par Pathé-Marconi de *Douze poèmes de Federico Garcia Lorca* dits par la spécialiste Germaine Montero sur un très bon fond de guitare de Sébastian Maroto.

Dans un genre différent, il faut parler du joyeux divertissement qu'est l'écoute de *Mosaïco Mexicano* (chez Columbia) par l'ensemble célèbre au Mexique : el Mariachi Mexico ; et le petit extrait, en 45 tours, que Philips vient de présenter de son célèbre album *Los Incas, Los Incas*, qui demeure à notre sens le meilleur et le plus complet recueil de chants et danses d'Amérique Latine paru ces dernières années à Paris.

Nous avons moins de chance avec les chansons, exception faite pour la charmante Caroline Clerc qui vient d'enregistrer chez Véga ses créations de l'Écluse et de la Fontaine des Quatre-Saisons. Chez Philips, Magali Noël et les Frères Jacques sont bien au-dessous de ce qu'ils nous donnent habituellement. Du disque enregistré par Marianne Oswald il faut retenir surtout le très beau poème de René Char, « l'Écolière » ; les trois autres nous touchent moins.

Chez Pathé, Germaine Montero chante Louis Ducreux et Pierre Mac Orlan avec un parti pris de monotonie qui devient irritant. Le Chant du Monde ouvre une série : l'*Histoire de France par les chansons*. Voici, gravées pour la première fois, des *chansons de croisades* datant des XII^e^ et XIII^e^ siècles, où les croisés et leurs belles expriment alternativement la vie aventureuse et les peines de la séparation. En dépit de l'excellente interprétation d'un Jean Giraudeau et d'une Irène Joachim pour ne citer qu'eux, on ne peut s'empêcher de penser que c'était là un choix pour Jacques Douai première manière par exemple, ou même quelque autre artiste moins connu qui aurait montré avec moins de métier davantage d'émotion.

Deux bons disques de danse. *Sardanes* n° 1 (chez Pathé Marconi) : quatre danses interprétées par la cobla « La principal de Girona » placée sous la direction artistique du Catalan mondialement connu Pablo Casals, dont on sait l'attachement éclairé à la Catalogne. Et *Calypso* (chez Philips), la musique d'origine antillaise qui succède au rock and roll ; ce sont là dix morceaux bien choisis.

Dans leur collection « Divertissements », les Discophiles Français présentent *Joseph Reinhardt joue... Django* ; c'est une façon intéressante d'aborder le tant joué maître du jazz ; Joseph est le propre frère de Django, guitariste lui aussi, non dépourvu de personnalité.

Philips poursuit sa remarquable série « Jazz pour tous » avec des albums gravés par Kid Ory, King Oliver, Count Basie et Lester Young, Benny Goodman. La place nous manque pour parler plus longuement de ces interprètes, mais Boris Vian, directeur du Département du Jazz chez Philips qui a obtenu en juin dernier l'Oscar du Disque de Jazz 1957, écrit, à coups de pochettes savoureusement rédigées, toute l'histoire du jazz et de ses interprètes. Nos lecteurs ne peuvent se reporter à meilleur biographe.

Anne Fourny.

COURS MONTAIGNE

1, RUE DUPIN, PARIS-6e — BAB. 19-06

Métro : Sèvres-Babylone

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

JEUNES GENS — JEUNES FILLES

Effectifs restreints dans toutes les classes

- AIDE ET CONSEILS PERSONNELS
- LONGUE EXPÉRIENCE PÉDAGOGIQUE

COURS DE VACANCES

Externat — Demi-Pension

Directeur : M. CAMBILLARD

Agrégé — Ancien élève de l'École Normale Supérieure — Ancien Proviseur

HOTEL DU CLOS DE SADEX

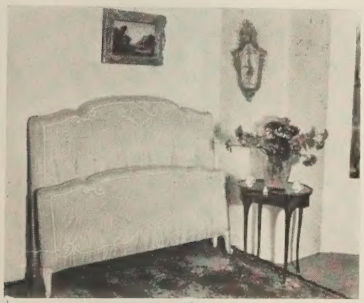
NYON (Suisse)

"Loin des villes
Au bord du Léman
Le plus tranquille
De Paris à Milan."

Dir. L. de Tscharner.

Tél. (022) 9.58.38

-Nous ferions mieux d'avoir un parapluie, comme tout le monde!



SPÉCIALISTE
DE LITS

INSTALLATIONS
D'APPARTEMENTS

BÉATRICE CARRÉ

6, avenue Percier, PARIS-8e **Bal. 43-52**
(Rue La Boétie)

Phot. Claude Michaelides.

Plats métal argenté, garantis allant au four. Ovale : 11.700 fr. Rond : 10.000 fr.

TALMA

TISSUS
D'AMEUBLEMENT
CADEAUX

•

10, rue des Saints-Pères
Paris (7e)
Lit. 10-89

•

PLAISIR DU SPECTACLE

BAL DU MOULIN ROUGE
Place Blanche — Mon. 00-19
Le plus somptueux
SPECTACLE DE CABARET
au prix le plus modique
ATTRACTIONS INTERNATIONALES
French Cancan
Tous les soirs de 21 h. à 2 h. 15
Dimanches et Fêtes à 15 h.

MOGADOR

PRÉSENTATION NOUVELLE
d'Henri VARNA
JACQUES JANSEN
dans la célèbre opérette
VIENNOISE
DE Franz LEHAR
La Veuve Joyeuse
JENNY MARLAINE

Sensations
Super Revue à grand Spectacle
CASINO DE PARIS

RÉOUVERTURE DE L'ATELIER
LE 11 SEPTEMBRE
• UN ÉVÉNEMENT •
L'ŒUF
• A L'ATELIER •

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE : *La maison que vous cherchez...*

NICE
7, promenade des Anglais
Tél. : 833-29

JOHN TAYLOR & SON

FONDÉE EN 1864 — *TÉL. 900.67-68-69*

LA CROISETTE — CANNES (A.-M.)

MONTE-CARLO
20, boulevard des Moulins
Tél. : 010-43

PRÈS MONTE-CARLO

CHARMANTE PROPRIÉTÉ, VILLA LUXUEUSE

3 réceptions, 5 chambres, 3 bains
Excellent état
Vues Splendides
Joli jardin 3.000 m2. Garages

Renseignements : John Taylor & Son, Monte-Carlo

La Résidence des Coteaux

SAINT-CLOUD

VAL D'OR

A SOUSCRIRE :
APPARTEMENT 2 à 5 PIÈCES
TOUT CONFORT - PARC - GARAGES
PRIMES A 600 F.

Distributeurs :
LA FRANCE IMMOBILIÈRE
9, rue Boissy-d'Anglas, Paris 8e (Concorde) ANJou 17-55

AGENCE DE LA TERRASSE

MAURICE DUSSÉQUÉ
45, Bd CARNOT — LE VÉSINET
Tél. : PRIncesse 08-99 et 09-00 — (S.-&-O.)

Maison landaise, construction 1952... sur le coteau de Meulan !

Très charmante villa accueillante, construite sur caves, entièrement en rez-de-chaussée et comprenant : un living-room de 30 m2 sur terrasse bordant toute la façade, 3 chambres, Cuisine, Bains, Gd confort, Garage, etc., et un joli toit dans un joli site. Verger et parc de **3.000 m2**.

A VENDRE EN PÉRIGORD

BELLE PROPRIÉTÉ

36 hectares seul tenant
Élevage, polyculture, tabac, bois.

CHARTREUSE PÉRIGOURDINE

6 pièces, parfait état, **tout confort**
Très jolie vue
Vastes dépendances
Matériel complet, dont tracteur
Exploitation directe

LIBRE A LA VENTE

Nombreuses autres affaires en tous genres
(propriétés avec demeures de caractère et résidences d'été)
Documentations détaillées avec plans et photos sur demande.

René CHASTAND
BERGERAC (Dordogne)

25, rue du Pont-Saint-Jean
Tél. : 11-03 - Boîte Postale n° 45

Les conditions d'insertion dans cette rubrique seront communiquées sur demande adressée à : PLAISIR DE FRANCE, 13, rue St-Georges, PARIS.

TOUS LES MEUBLES en MERISIER

de Style Rustique

ARMOIRES ANCIENNES de nos Provinces depuis **14.900** frs

Marthe SAUVANEL
11, Rue de Léningrad, PARIS (Métro Europe ou Rome)

L. MIRO

Expert près le Tribunal Civil de la Seine
15, rue Laffitte, Paris - 9e - Pro. 58-59

Spécialité de TIMBRES rares et classiques et de pièces de qualité de tous les pays

●

Achat de collections aux plus hauts prix

Organisation de VENTES sur OFFRES

Phot. Claude Michaelides.

Sanglier, bronze poli : 18.000 francs

AIR DE CHASSE

8, rue des Saint-Pères
Paris — Lit. 65-68

Cadeaux et bibelots de chasse et de campagne

DANS NOTRE NUMÉRO D'OCTOBRE :

UNE GRANDE ÉTUDE HISTORIQUE : les Tuileries (1re partie), par Philippe Erlanger.

LE JEU DES ROIS : les échecs, par J.-E. Hallier.

VACANCES D'AUTOMNE : un mois au royaume des Deux-Siciles (2e partie) : la Sicile, par Jean-Louis Vaudoyer, *de l'Académie française.*

DE LA DÉCORATION :
— la Préfecture de Lille vient de faire peau neuve ;
— les rideaux forment un décor.

L'ITINÉRAIRE CHEZ L'ANTIQUAIRE : le style Napoléon III.

DE L'ACTUALITÉ : le Salon de l'Automobile, par Roger Baschet.

... ET NOS CHRONIQUES HABITUELLES.

ADMINISTRATION et BUREAUX :
13, rue Saint-Georges, PARIS (9e)
Téléphone : Trudaine 82-54

PLAISIR DE FRANCE

Revue mensuelle

Adresse télégraphique : PLAIFRANCE PARIS
Chèques postaux : PARIS 5070-63
R. C. Seine 54 B7.643

TARIF DES ABONNEMENTS

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la somme de **60 francs** en timbres-poste.

	12 Nos dont 2 spéciaux (1 an) A	6 Nos dont 1 spécial (6 mois) A	12 Nos avec supplément théâtral (1 an) T	6 Nos avec supplément théâtral (6 mois) T	Prix du numéro ordinaire
FRANCE, MONACO, AFRIQUE DU NORD et UNION FRANÇAISE	Fr. 5.900	3.000	7.200	3.650	550
ÉTRANGER (abonnements souscrits en France)	Fr. 6.400	3.300	7.800	4.000	600 envoi franco
(Envois poste recommandée : ajouter 540 F. pour un an) (France + Étranger 270 F. pour 6 mois)					
Correspondants à l'étranger :					
AFRIQUE DU SUD. — Inter-African Press and Publicity (Pry) Ltd, 125, Kerk Street Johannesburg	Fr. 6.400	3.300	—	—	—
ALLEMAGNE. — A. et G. von May, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne. Rhein Main Bank, Francfort-s/Main	DM. 82	44	—	—	—
ARGENTINE. — Palacio de Libro, 49, Maipu, Buenos-Aires et Librairie Hachette, 739-745, Rivadaira, Buenos-Aires	Fr. 6.400	3.300	—	—	—
AUSTRALIE. — Universal Publications, 90, Pitt Street, Sydney	£ 8-5	(1 an seulement)	—	—	—
BELGIQUE. — Plaisir de France, 65, rue Picard, Bruxelles. Téléphone : 26.57.96. C. C. P. 704-08.	Fr. B 875	450	Fr. B 1.090	Fr. B 560	Fr. B 94
BRÉSIL (envoi recommandé) - Vente et abonnements : Agencia franceza de assinaturas R. F. Besnard, 91, Avenida Almirante Barroso 4e andar, Rio de Janeiro et 131, rua Marconi, Sao Paulo	Cr. 1.500	—	Cr. 1.800	—	Cr. 135
CANADA. — H. Henri Charlotin, 80, rue Scott, Québec P. Q.	$ 18	9,50	—	—	—
CHILI. — Librairie française, Estado, 36, Casilla 43 D, Santiago	Fr. 6.400	3.300	—	—	—
DANEMARK. — A. S Importborger nörregade 20 a. Copenhagenk	crs. dan. 140.00	75.00	—	—	—
ÉGYPTE. — Librairie James Cattan, 118, rue Emad-El-Dine, Le Caire - Déléguée aux abts : Mme Vaucher-Zananiri (Aladin, 8, rue Kasr-el-Nil, Le Caire	Pts. 640	330	—	—	—
ESPAGNE. — Sociedad General Española de Libreria, 9, Evaristo San Miguel, Madrid.	Ptas 700	365	—	—	—

	12 Nos dont 2 spéciaux (1 an) A	6 Nos dont 1 spécial (6 mois) A	Prix du numéro ordinaire
ÉTATS-UNIS. — American News, 131, Varick Street, New York. — Librairie de France, 610 Fifth Avenue, New York City. — Paris-Book Center 11 West 46 th Street, New York 36	$ 18	9,50	600 envoi franco —
GRANDE-BRETAGNE, colonies anglaises et îles anglo-normandes. — Librairie française, 127, Regent Street, Londres	£ 6-10-0	3-10-0	—
GRÈCE. — Librairie Kauffmann, 28, rue Winston-Churchill, Athènes. - Déléguée aux abonnements : Mme Efi Niadas, Hessiodou, 24, Athènes	Fr. 6.400	3.300	—
HOLLANDE. — Représentation exclusive : Editions françaises d'Amsterdam N. V., Heerengracht 477, Amsterdam C	H. Fl. 70	36	
ILES CANARIES. — Roger Lannoy, Apartado 181, Santa Cruz de Tenerife	Ptas 700	365	—
ITALIE. — S.A.I.S.E. 8A via Viotti, Torino. — Télé. 44.626.520.393	Lires 12.000	6.500	—
LIBAN. — Librairie Antoine, rue de l'Emir-Béchir, Beyrouth - Déléguée aux abts : Mme Michel Saad, rue Verdun - Imm. Huda Haddad, Beyrouth	L. L. 64	33	—
PÉROU. — Plaisir de France S. A., Portal de Belen 158, Casilla 3069, Lima	Sols 400	210	—
PORTUGAL. — Livraria Bertrand, 73, rua Garrett, Lisboa	Esc. 520	270	—
SUISSE. — Délégué général aux abonnements et à la publicité : A. et G. de May, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne. Téléphone : 28.96.08 C.C.P. 11-167-67. — M. Maillard, les Brenets C.C.P. IVB 1720	Fr. s. 75	40	Fr. s. 7.90
TURQUIE. — Librairie Cohen, 495 Istiklal Caddesi, Istanboul. - Librairie Hachette, 469 Istiklal Caddesi Istanboul	L. T. 64	33	—
URUGUAY. — Agence Ibana, Convención 1488, Montevideo (recom.)	Pesos 96	38	—

ABONNEMENTS-POSTE

Depuis le 1er janvier 1954, des abonnements peuvent être souscrits auprès des Bureaux de Poste des pays ci-dessous mentionnés : ALLEMAGNE OCCIDENTALE, AUTRICHE, BELGIQUE, DANEMARK, FINLANDE, HONGRIE, ITALIE, LUXEMBOURG, NORVÈGE, PAYS-BAS, PORTUGAL, SUÈDE, SUISSE. Prière de bien vouloir se renseigner aux Bureaux Postaux de ces pays.

OJD DIFFUSION · PUBLICITÉ

REVUE FRANÇAISE IMPRIMÉE EN FRANCE

Le Directeur-Gérant :
OLIVIER QUÉANT.

IMPRIMERIE ILLUSTRATION BOBIGNY 2172
Printed in France. — Dépôt légal 3e trimestre 1957.

Imprimeur n° 601.
Éditeur n° 6.

Smoke...
LE GALION
Cl. Manuel.